

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 12 juin 1926

Sommaire :

Un... conseil de famille
Poésie et métaphysique

Art et religion

Un grand sociologue catholique Giuseppe Tonolio
L'homme à la tenaille par Constantin Meunier
Gesolei

Abbé R.-G. van den Hout
Léopold Levaux
Jean Cocteau
Jacques Maritain
Georges Legrand
Chanoine Th. Bondroit
Giovanni Hoyois

Les idées et les faits : Chronique des idées : Jésus devant la critique, par l'abbé Buysse, Mgr J. Schyrgens. — Amérique. — Mexique.

La Semaine

◆ XXXVII^e Congrès annuel du Parti Ouvrier Belge. Et nos bons rouges ont conclu qu'il fallait à tout prix défendre le franc.

Tant mieux pour la Belgique si nos ex-révolutionnaires se sont mués en bourgeois conservateurs, mais il est assez comique de voir s'ériger en défenseurs du franc des ci-disant collectivistes et communistes partis à l'assaut de la société capitaliste du cri de : « La propriété, c'est le vol ! »

Il est vrai que depuis...

◆ Le Conseil de la S. D. N., réuni pour résoudre

le problème de sa constitution future, n'a pu que constater son impuissance.

On recommencera en août prochain.

Et le Brésil, et l'Espagne menacent de quitter Genève en claquant les portes...

Pour le désarmement aussi, il a bien fallu remettre à plus tard. Il est tellement plus difficile d'agir que de parler ! Les hommes ne changent guère et les déclarations les plus idéalistes n'empêcheront pas les intérêts et les passions de s'affronter aujourd'hui comme hier et comme demain.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. : 220,50; Compte chèque postal : 489,16)

Crédit Général Liégeois

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL : 90,000,000 RÉSERVES : 29,000,000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, 18, Rue de Louvain
FOREST, 14, place Saint-Denis

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours)	6.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15)	6.25 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois)	6.75 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	6.65 %
2° Après le quatrième mois	6.55 %
3° Après le troisième mois	6.45 %
4° Après le deuxième mois	6.35 %
5° Après un mois	6.25 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

28^e Congrès Eucharistique

à Chicago (20-24 juin)

Départ Européen à Anvers le 2 juin par le **MELITA**
 Retour à Anvers le 8 juillet par le **MINNEDOSA**

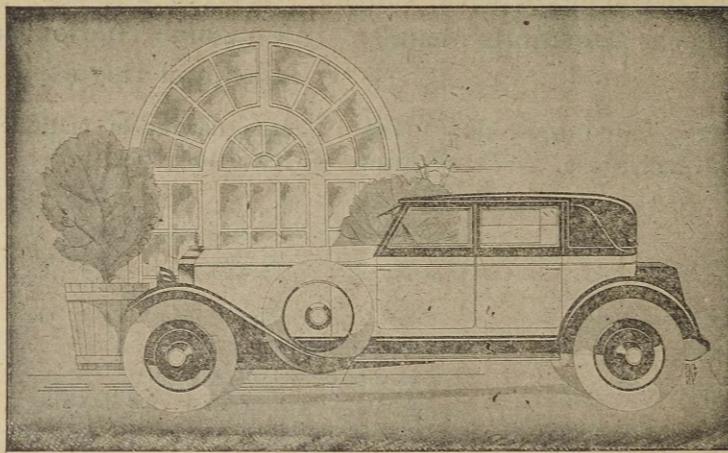
*Visite de Québec — Montréal — New-York —
 Washington — Chicago — Détroit — Usines
 Ford — Toronto — Chutes de Niagara. — —*

Organisation complète tous frais compris
 par

LE GLOBE 3, Avenue Louise, BRUXELLES
 41, Avenue de France, ANVERS

en collaboration avec le Canadian Pacific

Brochure explicative gratuite sur demande.



CARROSSERIE

VAN DEN PLAS

Sec. Ad. Bruxelles Sec. Ad.

présente

sa nouvelle

Conduite Intérieure

SPORT

TAPIS

BATTAGE NETTOYAGE TEINTURE DÉSINFECTION

TEINTURERIE A L'HYGIÈNE

Fondée en 1851

J^N & J^H TOBY FRÈRES

2-4-6, rue Louis Hap, ETTERBEEK
 Téléphone 324,96

Un... conseil de famille

Cela ne pouvait manquer : notre imprimeur s'est vu obligé d'augmenter considérablement le coût d'impression de cette revue. Déjà le prix normal de l'abonnement ne couvrirait pas nos seuls frais d'impression, et le budget de la *Revue catholique* ne s'équilibrerait que grâce à l'appoint d'autres œuvres.

Que sera-ce demain !

Avant de songer à augmenter notre taux d'abonnement, nous voulons essayer un moyen mieux adapté à notre but, qui est d'assurer la plus large diffusion à la *Revue*.

Beaucoup de nos abonnés ne pourraient payer plus qu'ils ne paient en ce moment. A l'immense majorité du clergé surtout — rappelés que nous consentons l'abonnement à 15 francs à tout prêtre qui en fait la demande — plus éprouvé que quiconque par la crise du franc et la vie chère, on ne peut raisonnablement demander davantage. Et nous tenons, avant tout, à être lu par nos confrères, par le clergé belge, plus intellectuel, dans son ensemble, que n'importe quelle autre classe sociale.

Voici donc notre projet : Pour couvrir la majoration que nous demande l'imprimeur, et donc pour nous permettre de maintenir le prix de l'abonnement à 25 francs (15 francs pour le clergé), nous faisons un pressant appel à nos abonnés privilégiés par la fortune, ou que la crise actuelle n'atteint guère, et nous leur demandons de souscrire les abonnements de luxe que nous avons décidé de créer. Au lieu de payer 25 francs, nous les prions de payer dorénavant 100 francs. Ils recevront chaque semaine la revue sur papier de luxe et envoyée sous bande. *Cinq cents de ces*

abonnements nous permettraient de laisser nos prix inchangés pour la masse de nos abonnés.

Nos lecteurs forment une grande famille, unie par le lien de la revue. Les conditions matérielles que la Bonne Providence fait à chacun d'eux ont beau être très dissemblables, tous ont en commun l'intérêt qu'ils portent à une œuvre d'apostolat intellectuel.

Et ce caractère commun, et cette dissemblance justifient notre proposition : il est équitable que, dans une famille, les plus fortunés aident les moins bien départis.

Que donc nos abonnés aisés aident leurs co-abonnés moins privilégiés qu'eux, pour que, avec le moins de dommages possibles, l'œuvre commune puisse « tenir » pendant les temps difficiles que nous traversons.

Nous voulons croire que, parmi nos abonnés, il s'en trouvera bien quelques centaines pour répondre à notre appel.

Nous pourrions monter d'emblée le prix de l'abonnement. mais cette égalité devant un taux fixe blesserait l'équité, car cette augmentation pèserait très inégalement sur les membres de notre famille.

Abonnés aisés, il dépend de vous que le cercle de cette famille — la famille intellectuelle catholique la plus nombreuse de Belgique — ne se restreigne pas. Aidez-nous à ne priver personne d'une influence que vous estimez heureuse et salutaire et souscrivez un abonnement de luxe à 100 francs.

Abbé R.-G. VAN DEN HOUT.

Poésie et métaphysique

Encore une conversion. Dieu insiste. Enregistrons avec bonheur. C'est l'intelligence française dévoyée qui remonte miraculeusement vers sa source, « qui tombe en haut ».

Rien n'est époignant comme ce dialogue (1) où Jean Cocteau et Jacques Maritain échangent leurs professions de foi religieuses, philosophiques et littéraires avec leur amitié. Qui ça, Jean Cocteau ? Un pur poète. Un joueur. Un « léger peigneur de comètes ». Le Cube et Dada, et puis zut ! Un enragé de fantaisie, un assoiffé de vérité, un original et un simple. « Le coq et l'arlequin » :

(1) *Lettre à Jacques Maritain*, par JEAN COCTEAU, *Réponse à Jean Cocteau*, par JACQUES MARITAIN. Librairie Stock, Paris, 1926.

*Tu es un clown, un toréador,
Tu as des chaînes de montre en or.
Tu es un nègre bleu qui boxe
Les équateurs, les équinoxes...*

« Et toujours ce curieux sentiment de l'ordre, — raisonnable, ironique, méticuleux et saugrenu, — qui avait chez lui une signification si profonde. » (2) Les surcivilisés comme Cocteau, s'ils postulent le nègre (n'est-ce pas, Delteil ?) c'est à défaut de connaître un moyen de se refaire tout neuf et la manière de s'en servir. Alors, à force de voler au trapèze, déroband le tragique sous le

(2) Maritain, en parlant de Satie (p. 21). J'applique ces paroles à Cocteau.

jeu, Jean Cocteau a atteint une position haute mais dangereuse : sous lui, une vue verticale du vide noir ; en lui, le désir fou, servi par l'assouplissement acrobatique de l'esprit, de crever le plafond dérisoire et de s'envoler avec son ange dans les bleus du ciel. Changer de climat, de gymnastique, devenir un jongleur de Notre-Dame, quel rêve ! (Cependant, Laforgue, en sourdine : — « *Alléluia, terre paria* » — N'importe, si on essayait?)

Donc, sous l'habit pailleté, un vrai drame d'homme, et aigu. Mais qui l'aperçoit ? Il y en a tellement, de nos jours, qui jouent ainsi avec le feu, bien décidés à ne pas se laisser prendre. Est-ce le jeu qui assume l'homme, ou l'homme qui mène imperceptiblement le jeu, l'homme tiré par Dieu, comme le poisson par la ligne invisible ? C'est toujours la question. Quand Rivière écrit à Claudel, en 1907, sera-t-il pris ou ne sera-t-il pas pris en 1900x ?

Quand Delteil exalte l'intelligence, démontre l'existence de Dieu et parle de se convertir, sera-t-il pris ou ne sera-t-il pas pris ? Et Cocteau, quand il discourt avec la Mort, cette « face de Dieu dans les ténébres » ? Autant de chances pour que contre. Le fait accompli seul tranchera, car le joueur est libre et impénétrable sa prédestination.

Celui-ci, en tout cas, jouait raide :

*A force de plaisirs notre bonheur s'abîme.
Que faites-vous de mal, abeilles de ma vie ?
Votre ruche déserte étant maison de crime,
Je n'ai plus, d'être heureux, ni l'espoir ni l'envie...*

*Voici le miel que me font mes abeilles, c'est l'ombre
Qui me vide. Je suis plus léger que le liège,
Plus léger que l'écume, et cependant je sombre,
Entraîné par Vénus et par l'homme de neige. »*

Il allait avoir trente ans.

*Trente ans ! Vous moquez-vous ? C'est la grâce des marbres,
Le soleil de midi qui tombe sur les arbres...*

Le triomphe de la vie ! — Pas du tout. Le triomphe de la mort.

*Mieux que Vénus, ô mort habitez nos couches,
Vous arrêtez nos cœurs, vous tourmentez nos bouches...*

Jean Cocteau dès lors a vu clair. Le prestige du visible s'est évanoui devant le rayonnement de la Mort.

*Nous ne pouvons te voir et te sentons mêlée
Aux plaisirs, à l'amour dont la chaleur ailée
Fait les cœurs les plus durs comme neige dissous ;
Bien que tes habitants reposassent dans l'herbe,
Nous marchions sans souci sur l'étoffe superbe,
Et, soudain, nous sommes dessous.*

Sincère avec lui-même, il renonce à la lutte impossible et se résigne fortement à la regarder dans ses orbites d'épouvante. Il est fils de roi et le sait.

*Rivale de Vénus, qu'on me roule et me couse
A jamais dans les draps où votre ange m'épouse ;
Qu'il ne me quitte plus, je suis un fils de roi
Et qu'à l'envers couché, sentant son aile contre,
Il me parle de vous, mais jamais ne me montre
Tout ce que je laisse à l'endroit. (1)*

Hé hé, cela aussi il faudra bien le voir. Mais il n'a pas encore l'assurance inhumaine requise pour cela. Le cœur lui faut terrible-

(1) *Vocabulaire* (Ed. à la Sirène).

ment. C'est ici qu'intervient la *Lettre à Jacques Maritain* (autre « paysan du ciel », autre ingénu surnaturel, « deux enfants, vous l'avez dit, mon cher Cocteau »).

« Dieu me veut ». Avec Auric, Erik Satie, Picasio, Radiguet surtout, d'autres, Jean Cocteau, sur le terrain de l'art, joue sa partie humaine, à la recherche « d'un ordre considéré comme une anarchie ». Il y fait plus scandale qu'un bœuf sur un toit. Tout à coup, Radiguet meurt, « fusillé par les soldats de Dieu ».

C'est la septième fois que la Mort fauche à ses côtés. Il assure aujourd'hui que c'est le ciel qui mettait des gants pour le toucher. « Raymond Radiguet était un gant du ciel ». Jusqu'au sixième ami, il ne comprenait pas. Quand Radiguet mourut, il comprit. (Nous comprenons ainsi bien des choses, sans savoir d'où nous vient la compréhension. *In eo vivimus, movemur et sumus*. On l'oublie trop.) Il comprit, mais en se cuirassant : « J'étais donc en garde. J'avais tout de suite vu que Radiguet était prêté, qu'il faudrait le rendre. Mais je voulais faire la bête, coûte que coûte, le détourner de sa vocation de mort. »

On ne vainc pas Dieu.

La métamorphose suprême du « diable au corps » eut lieu dans une maison de santé, rue Piccini, le 12 décembre 1923. « Cette fois le ligne m'enlevait. Je lâchai prise à mi-chemin, laissant partir une moitié de moi-même. C'est dans cet état que vous me connûtes. Ma transparence était loin de ressembler à la vôtre ; cependant, elle m'ôtait les épaissures qui vous démoralisent. Nous nous mêlâmes sans effort. »

Radiguet sort de sa vie et Maritain y entre, qui, lui, avait saisi le drame (1). D'ailleurs, avant sa métamorphose en Dieu, Cocteau a encore quelques rôles à tenir : Roméo, entre autres, dans Shakespeare nettoyé par ses soins de sa matière morte ; à la Cigale ; rôle double de comédien et de poète fuyant inutilement devant Dieu (« quel brillant cauchemar ! ») ; et, surtout, celui de fumeur d'opium, mortel celui-là, et qui faillit le manger. *Die Flucht in die Krankheit*. « Je cherchais le suicide et j'absorbais des doses massives. » La fuite dans la mort plutôt. Il a cru trouver dans la drogue « un trait d'union entre une vie brutale et une vie spirituelle ». Mais « l'opium ressemble à la religion dans la mesure où un illusionniste ressemble à Jésus ». Le Diable est dessous.

Cocteau reste soixante jours en tête à tête avec son infirmière et ses trois médecins à se désintoxiquer.

* * *

Mais le voici en contact permanent avec Maritain.

C'est alors que son introducteur au Royaume des cieux apparaîtrait. Un soir, il est chez Maritain, qui a réuni plusieurs amis pour parler du *Roseau d'or* qu'il fonde. « Vous aviez annoncé la visite possible du Père Charles. Je ne savais rien de lui, sauf qu'il porte la robe du Père de Foucauld et vit dans le désert africain en ermite... Jacques, était-ce votre piège ? Guettiez-vous cette minute ? (2) Un cœur entra ; un cœur rouge surmonté d'une croix rouge au milieu d'une forme blanche qui glissait, se penchait, parlait, serait des mains. Ce cœur m'hypnotisait... Charles avait l'air de tenir sa tête sur sa poitrine comme les martyrs... J'arrive à ce qui importe : l'aisance de cet homme. En face d'elle, que devenait la mienne ? un charme de cabotin. Lui souriait, racontait, échangeait des

(1) « Je sentais le tragique de votre exercice et de votre vie ; — jeux de trapèze, acrobatie, fausses bombes, faux scandales, — au fond du cirque luisaient les crocs de vraies bêtes ; vous jongliez si haut et si franc avec vos couteurs que l'accident n'était pas évitable : on vous verrait le cœur ouvert par le désespoir, ou par la grâce de Dieu. » (*Réponse à Jean Cocteau.*)

(2) « S'il y eut complot, il est le fait des anges. Une dépêche m'avertit de son arrivée, le jour même où vous deviez dîner à Mendon. A son entrée, par un grave remous de silence dans l'âme, et qui dura jusqu'à la fin, nous avons un tout de suite qu'il ne venait que pour vous. » (*Réponse à Jean Cocteau, p. 17.*)

souvenirs avec Massis. Moi, stupide, *groggy* comme disent les boxeurs, je regardais derrière une vitre épaisse la chose blanche se mouvoir au fond du ciel. »

Cette fois, l'hameçon du ciel prenait. « C'est alors, Maritain, que vous m'avez poussé. Poussé dans le dos d'un coup de votre âme qui est un athlète, poussé la tête la première. Tous virent que je perdais pied. Or, aucun ne me porta secours, car ils savaient que là, me porter secours eût été me perdre. Ainsi appris-je l'esprit de cette famille que la Foi nous ajoute instantanément et qui n'est pas une des moindres grâces de Dieu. »

Cocteau s'habitue. Voici son témoignage. Conversion? Il ne veut pas : « Il me fallait chercher ma route en l'air. Cette corde raidie me mène au catholicisme, c'est-à-dire chez moi; il est donc faux de parler de conversion ». Soit. Ce périple surnaturel, de Maître l'appelait « courbe rentrante ». *Convertuntur ad cor* : voilà ce qui compte. Or Cocteau insiste beaucoup sur le rôle du cœur aujourd'hui. « La poésie est une machine à fabriquer de l'amour ». Aux jeunes, il dit : « Jeunes gens avides, croyez-moi. Il n'existe que deux manières de gagner la partie : jouer cœur ou tricher... Jouer cœur est simple. Il faut en avoir, voilà tout. Vous vous croyez sans cœur. Vous regardez mal vos cartes. Votre cœur se cache par crainte du ridicule et par obéissance à un vieux code criminel : « Voici venir le temps des assassins. » Montrez votre cœur et vous gagnerez. Voici venir le temps de l'amour. »

Et tout de suite il a compris que Dieu ne supporte pas la tiédeur. C'était difficile autrement, dans cette atmosphère où Bloy converge avec saint Thomas d'Aquin et saint Jean de la Croix, où flottent les âmes de Psichari et de Péguy. Dieu nous veut marchant sur les eaux. Marche quotidienne, redoutable et angoissante. Mais « la lévitation est sa preuve d'amour ». Malgré « la malignité de l'invisible ». Et notre énorme poids.

Et l'art, à cette heure? « Il ne demande pas d'art religieux ni d'art catholique. Nous sommes ses poètes, ses peintres, ses photographes, ses musiciens. » *Restez libre*, lui a dit le Père Charles. « L'art pour l'art, l'art pour la foule sont également absurdes. Je propose l'art pour Dieu. » Puis, comme un qui comprend et qui tâte de l'orteil l'eau avant de piquer : « Existe-t-il un programme plus excitant, plus scabreux que suivre le Christianisme au pied de la lettre? Au pied de la Croix. Jean Cocteau s'y place. Comment va flamber à présent sur son art le reflet sanglant de la Passion? En attendant, entendez-le crier avec crânerie : — « Place au merveilleux, jeunes/drôles! Rien ne va plus. »

* * *

Saisissant l'occasion au vol, Maritain lui a répondu publiquement. Cette lettre de l'auteur d'*Art et Scholastique* a la valeur d'un manifeste.

Mais d'abord quelle délectation à ces deux épîtres ouvertes et fermées, avec une foule d'allusions en filigrane et de sous-entendus interlinéaires, (sans parler de graves notes professorales en appendice, car l'art ne consiste pas tant dans le choix exclusif d'un clavier qu'à jouer de tous prestement). Art apocopé, synthétique et perçant (avec des minceurs parfois trop diaphanes, des déhanchements trop sayants, d'un précieux propre)! Comme d'un ballet russe dans un décor de Barsk, que traverse un rayon de vive intelligence latine et française. Arlequin, de nos jours, doit beaucoup à Pétrouchka.

Sophocle danse à Salamine. David danse devant l'Arche. Cocteau dansait jadis devant Sophocle (1). Dans ces deux-ci, résonne l'allégresse pascalle des rescapés. Ainsi nous chantions à pleine gorge en redescendant de « là-haut ». Je ne m'étonne donc pas d'entendre Maritain invoquer « une poésie de matin de Pâques,

(1) *La Danse devant Sophocle* (1912).

libre comme les corps glorieux », en qui le poids de chair ne pèserait plus. « De quelle manière serez-vous suivi dans la voie où vous avancez avec Max Jacob, et d'où la mort a retiré Apollinaire et Radiguet? » Il n'est pas dit qu'un jour ces pages, on ne les mettra pas à côté de l'Art poétique, de la Préface de Cromwell et des Avant-dire symbolistes.

Gare toutefois. Maritain voit le danger et le signale. « Il est vain de contraindre la poésie à mimer l'état mystique, et de demander la vie héroïque à la parole de l'homme. Le rêve n'est qu'une fausse délivrance. Il peut aider à renouveler les ressources de la langue, la vie profonde de l'imagination verbale, à purifier les mots des souillures de l'usage; il ne fournira après tout qu'une technique. Pas de spiritualité sans l'esprit. Hors Dieu et son ombre il n'est que mystères truqués. »

* * *

Une technique : qu'on me permette ici une digression, car, littérairement, fournir une technique est considérable. Or, je crois bien en effet que c'est le cas.

Le langage *signifie* la pensée, et toujours imparfaitement. Par-delà la signification logique, s'étend le champ de la signification littéraire, où trône la reine Imagination. Tout le travail de mots, d'images, de rapports verbaux (« beautés intellectuelles », dit Buffon, « autant de vérités aussi utiles et peut-être plus précieuses pour l'esprit humain que celles qui peuvent faire le fond du sujet »), n'est que pour produire ce prestigieux miroir de l'âme. L'art est reflet et excitation. Il consiste ici à faire tenir la plus grande puissance de suggestion dans « la marge d'indétermination qui subsiste autour du signe oral ou écrit, et qui atteste la transcendance de la pensée à l'égard de ses symboles matériels » (1).

Une doctrine métaphysique de l'Être — c'est-à-dire de *ce qui est* et de *Celui qui est*, avec leurs énormes *mystères* respectifs — celle-là même que professe Maritain, « universelle comme l'être », la doctrine de saint Thomas, est de nature à procurer un étonnant renouvellement de la féerie qui se déploie dans cette « marge d'inexprimé ».

Sans doute, toute la vertu littéraire ne consiste pas dans ce halo rayonnant autour des mots et flottant comme une nuée à la fois impalpable et brillante autour du discours. Mais à tous égards dans le domaine de l'imagination créatrice, particulièrement, le thomisme apparaît comme merveilleusement fécond et suscitateur, ainsi que l'atteste le lyrisme claudélien, tout pétri d'intelligence.

« O part! ô réservée! ô inspiratrice! ô partie réservée de moi-même! ô partie antérieure de moi-même!

O idée de moi-même qui étais avant moi...

... quand tu m'appelles, ce n'est pas avec moi seulement qu'il faut répondre, mais avec tous les êtres qui m'entourent.

Un poème tout entier comme un seul mot tel qu'une cité dans son enceinte pareille au rond de la bouche.

(1) MARITAIN, *Petite logique*, « Langage et pensée », p. 94.

Si l'on étend cette remarque à l'enchaînement des conceptions, tout le problème de l'obscurité en littérature, qui préoccupe à juste titre notre temps, est compris entre ces deux termes : signification logique et signification esthétique. Racine assure partout la plus rigoureuse signification logique. Mallarmé, chez qui la disproportion est énorme et cruelle entre l'ambition artistique et la capacité humaine, rompt follement avec elle dans son désir qui mord dans le vide de « donner un sens plus pur aux mots de la tribu. » Dada la supprime. Il est charitable de supposer que c'est dans l'esprit que le serpent se mordra la queue et que, au comble de l'absurde, on pourra déboucher en plein paradis terrestre verbal et littéraire, voire humain; Claudel, usant sagement de la marge, prend sur la signification logique, au profit de la signification esthétique, mais l'équilibre est saisi.

Qui ne voit qu'une profonde culture classique est la base et la condition mêmes des plus heureuses audaces et qu'à cet égard, les classiques traditionnels restent nos maîtres irremplaçables.

Comme jadis le magistrat accomplissait le sacrifice du bœuf, du porc et du mouton.

Et c'est moi tout entier qu'il me faut conduire à sa fin avec une hécatombe de paroles!... » (1)

C'est certainement ce que Cocteau a en vue quand il déclare que « Dieu est la seule fraîcheur qui ne se réchauffe pas ». (2)

Il n'est pas douteux que le Symbolisme préfigurait et précédait historiquement comme métaphysiquement le lieu de rassemblement littéraire de « l'art pour Dieu », dont *Art et Scolastique* constitue non pas l'art poétique, mais la charte métaphysique, comme le *Discours sur la Méthode* peut passer pour celle de l'école de 1660, sur un plan plus idéal qu'historique. (3)

Au sommet de la pyramide, Baudelaire. Autour de lui, climat d'écllosion, le Romantisme. Relisez, à cet égard, les Commentaires des *Premières méditations poétiques* (1820). (4)

De ce point de vue, le classicisme français apparaît comme un magnifique épanouissement littéraire de la raison dialectique, le Romantisme, en soi et surtout dans son développement ultérieur, comme une fructification bouleversante, un signe des temps, de l'intelligence intuitive et mystique, dans la mesure où l'analogie existe entre poésie et mystique. (5)

* * *

Il ne s'agit pas du tout de confondre pour cela le thomisme de Maritain avec la poésie de Cocteau ni de quiconque. « Nous prétendons seulement qu'elles peuvent s'aimer tout en restant libres... Ma philosophie a sans doute une doctrine de l'art, mais trop abstraite pour quitter le ciel des principes, où il y a tant de demeures, et qui pleut sur les bons et sur les méchants. Aussi bien la sagesse et l'art sont-ils deux absolus indépendants... Le philosophe serait un lâche qui laisserait l'éternel pour le changeant. Art ou littérature, vie sociale ou politique, il se perd s'il se lie à ce qui n'est pas au-dessus du temps. Je ne serais pas thomiste si j'ignorais ces choses. »

Plus l'art sera pur comme tel, plus l'analogie sera vraie et plus l'esprit du poète sera « décapé du côté du ciel ». On est frappé, à notre époque, de voir combien fréquente est l'apparition du mot *pur*. Nous marchons vers des temps d'authenticité. Et c'est ce que signifie la formule de Cocteau : « d'un ordre considéré comme

(1) *Cinq grandes Odes, suivies d'un Processional*.

(2) « Dans mon école... j'apprendrai que le besoin de changer en art n'est pas autre chose que celui de chercher une place fraîche sur l'oreiller. Posez la main sur une fraîcheur, elle cesse de l'être; le neuf est une fraîcheur. Le besoin de neuf est le besoin de fraîcheur. Dieu est la seule fraîcheur qui ne se réchauffe pas. » p. 65.

(3) Au surplus, on pourrait, comme M. l'abbé Brémont l'a fait pour le Romantisme, établir qu'il y a un Symbolisme nettement catholique; il suffit déjà de citer des noms : Verlaine, Rimbaud, Corbière, Claudel, Viénot-Griffin, Jammes, etc... Et la part du catholicisme est beaucoup plus considérable qu'on ne le croirait dans la substance mentale et poétique de ceux qui ne semblent, au premier abord, avoir rien à débattre avec lui. Le fait seul que le Symbolisme « remonte », comme dit Remy de Gourmont, « à la cité dolente des *Fleurs du Mal*, » en dit assez.

(4) Il serait extrêmement intéressant, à côté de cela, d'y déceler la part d'influence par contre-coup de l'hérésie protestante, panthéiste et, beaucoup indirectement et lointainement, des doctrines hindoues (d'ailleurs repensées par des Occidentaux, comme Schopenhauer et Gœbneau), influence dont le romantisme allemand — un Novalis, par exemple (cf. notre Maeterlinck, son traducteur) — est le premier canal d'accès.

(5) Particulièrement, celui de Socrate, où Lamartine exalte les communs et profonds rapports entre poésie et métaphysique et la convenance intime de leur union littéraire. Certes, notre notion de la métaphysique est plus pure et va plus loin. Mais tout l'essentiel est dit, et c'est très significatif.

(6) « Voilà le point vif : l'art symbolisé avec la grâce. Entre le monde de la poésie et celui de la sainteté, il y a un rapport d'analogie, je prends ce mot dans toute la force que lui donnent les métaphysiciens, avec tout ce qu'il signifie pour eux et de parenté et de distance. Toutes les erreurs viennent de ce qu'on ne sait pas voir cette analogie, les uns enflent la similitude, ils brouillent la poésie et la mystique, les autres l'étendent, ils font de la poésie un métier, un art mécanique. » (*Réponse à Jean Cocteau*, p. 22.)

Cette remarque fait à la fois justice des excès enthousiastes de Henri Bremond (la Poésie pure) et des excès glacés des néo-classiques. Qu'on me permette ce petit point sur un grand I.

une anarchie », d'un ordre, comme dit Maritain, « en esprit et en vérité, aussi ennemi de l'ordre empaillé que du désordre. » « L'ordre après la crise, explique Cocteau, voilà l'ordre neuf que je réclame. » C'est pourquoi ses jeux abritaient une grande vertu spirituelle et prédisposait à la visitation de ce qui est la pureté, l'authenticité même, la Grâce, qui synthétise tout ensemble et indissolublement intelligence et amour, « un amour ocellé d'intelligence ».

Surmaturel, d'ailleurs, mais sans que la nature en soit supprimée. C'est ici qu'il faut expliquer à fond sur sa propre position. Pour dire ainsi je, lui qui aime par-dessus tout qu'on expulse le moi chaque fois qu'il se peut au profit de l'universalité, c'est qu'il l'a reconnu nécessaire et opportun. Je, suis bien sûr qu'en travaillant de la sorte à dissiper les malentendus entre les personnes, il travaille à dissiper les malentendus, autrement graves par rapport au train du monde, entre les doctrines et les esprits. N'est-ce pas le meilleur moyen de dégager les accès entre les cœurs? Intégrer est sa devise. « Sur une raison gâtée tout ce qu'on bâtera s'écroule. Voilà pourquoi j'ai donné ma vie à saint Thomas, et travaille à publier sa doctrine... Chacun doit savoir selon sa mesure. Je dis que si l'on n'a pas l'esprit droit, et si l'on méprise la sagesse, tout le bien qu'on veut tournera au mal... Chacun de nous, comme il a ses cheveux comptés, a sa pauvre tâche de serviteur inutile bien définie dans le ciel. Je crois avoir quelque idée de la mienne; j'ai été rivé à la pensée la plus dogmatique et la plus tranchante, la moins capable de conciliation et d'atténuation, à une doctrine absolument dure, pour essayer, en contemplant notre temps au passage, non de disperser, mais d'assumer, de réconcilier. C'est ce que j'ai confiance en la vérité. Universelle comme l'être, il faut bien qu'elle recueille partout les fragments dérobés à l'unité, elle seule le peut... Je sais les erreurs qui ravagent le monde moderne, et qu'il n'a de grand que sa douleur, mais je respecte cette douleur; je vois partout des vérités captives, quel Ordre de la Merci se lèvera pour les racheter?... Il y a si peu d'amour dans le monde, les cœurs sont si froids, si gelés, même chez ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou. »

Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. La formule est irrécusable. Que saint François de Sales, notre patron, écrivains catholiques que nous sommes, veuille que jamais chez nous la tête ne fasse en effet mal au cœur. « Car nous sommes responsables de tout, ayant la lumière rédemptrice dans nos mauvais cœurs d'hommes. » C'est ici qu'il faut écouter battre celui de Maritain (1).

* * *

Une métaphysique pure et une poésie pure; du côté de l'homme, le don absolu de soi-même, par quoi métaphysique et poésie sont immédiatement suspendues à l'Ineffable. Voilà donc ce que proclament ces deux lettres, avec une sincérité, une énergie et un accent magnifiques. En un mot, « je voudrais, nous disent-elles, que l'intelligence fût reprise au démon et rendue à Dieu. » (2) Elles y travaillent efficacement.

LÉOPOLD LEVAUX.

(1) Dieu aussi l'écoute battre. Et voici son chirographe : « Le Seigneur est généreux, sa grâce éclate comme un coup de grenade, et d'un coup fait plusieurs victimes. Il n'a pas voulu que vous revinsiez seul dans sa maison. Deux baptêmes, bientôt doublés eux-mêmes, une vocation au sacerdoce, d'autres grâces encore, ont suivi votre rencontre avec Jésus. (Six mois après, c'était entre vos deux filleuls que je vous voyais communier la nuit de Noël. Confiant dans mes vertus de frère portier, vous m'envoyiez ces âmes que votre exemple éclairait. Ainsi échangeons-nous nos amis, chacun les donnant à l'autre sans les perdre pour cela. » (*Réponse à Jean Cocteau*, p. 18).

Rapprochons cette petite note, au bas d'une page de Cocteau : « La mélancté a trop servi; elle s'use. La bonté, toute neuve, permet d'étonnantes combinaisons. » (p. 43).

(2) COCTEAU, p. 44.

Art et religion

Nos lecteurs nous sauront gré de leur mettre sous les yeux quelques extraits des lettres qu'ont échangées Jean Cocteau et Jacques Maritain et qu'a publiées la Librairie Stock à Paris, 7, rue du Vieux-Colombier.

Sans doute la plupart d'entre eux voudront-ils lire et posséder ces 140 pages qui marquent une date.

Lettre à Jacques Maritain

(Extraits)

Vous êtes un poisson des grandes profondeurs. Lumineux et aveugle. Votre élément est la prière. Sorti de la prière, vous vous cognez contre tout. La maladresse : voilà notre terrain d'entente. L'appareil thomiste trompe le monde sur la vôtre ; une foule de méprises fait passer la mienne pour de l'habileté. Nous ne sommes pas malins. Le Malin trouverait en nous des traits.

Moi, je suis un mauvais élève. A l'école, je remportais les prix de cancre : prix de dessin et de gymnastique. Vous, vous êtes un philosophe. Je devrais avoir honte. Mais nous sommes pays ; c'est-à-dire deux dépassés du même genre.

Imaginez qu'il me faut sans cesse me maintenir en l'air et m'exercer au vol. C'est ainsi que je donne le change et que j'imité la vivacité d'esprit. Car, à moins de tomber directement sur les choses, je suis incapable de les atteindre par les détours normaux. Vous, vous ne trichez pas ; vous n'évitez aucun détour. Vous vous élevez lorsqu'il vous plaît, d'où il vous plaît. Vous ne montez pas par machine. Vous montez comme un liège vers les régions qui vous exigent. Moi, je vole par machine et je procède par chutes. Une des raisons de ma réserve en face des insultes n'est pas la morgue, mais la peur de tenir mal mon rôle dans une controverse.

L'épaisseur déformante des préjugés prétentieux empêche un homme de voir clair. Rien ne se place entre l'œil de l'enfant et ce qu'il regarde. Mais à l'enfant comme au nègre, il manque des correctifs. La merveille de votre coup d'œil c'est qu'il est pur et adroit.

Un esprit comme le mien s'embrouillerait dans des calculs et se perdrait dix fois en une heure s'il essayait de lire une carte. Je n'avais qu'une méthode à prendre, je l'ai prise : la sincérité. Tout raconter, tout étaler, vivre nu. Je comptais sur nos pauvres limites pour suppléer à celles que décide un homme fort. J'estime aussi que le mystère commence après les aveux. L'hypocrisie, la cachotterie qu'on a coutume de prendre pour le mystère, ne font pas une belle ombre.

Or, l'homme sincère n'est pas cru, et comme il ne se coupe jamais, qu'il manœuvre sans peine, il passe pour un joueur habile. Cette méthode présente l'avantage de supprimer toute stratégie, et chacun cherchant la vérité loin de la vérité, il se forme autour du poète systématiquement sincère une légende que ne pourrait obtenir la pose.

Ma légende était folle au moment où nous primes contact. Elle me protégeait. L'opinion déchire le personnage qu'elle invente. Au lieu de nous brûler, elle nous brûle en effigie.

Pour le spectateur mondain, une gesticulation d'équilibriste en l'air doit paraître drôle. Vous qui devinez, qui vous apitoyez, vous avez vu tout de suite que cette démarche était une lutte éœurante, les yeux dans les yeux, avec la mort.

La faiblesse est-elle un défaut ? Toujours est-il que la vôtre ressemble à l'albâtre si on l'éclaire intérieurement. Votre âme transforme les défauts en beauté. Vous qui êtes une transparence, une âme déguisée en corps, une empreinte de visage sur un linge, votre faiblesse est une force terrible, une force de laboureur. Je viens d'en avoir la preuve. Ne me dites pas que non. J'hésitais au bord du ciel comme un imbécile. Max Jacob priaït pour que je tombasse, Reverdy se fâchait. Et vous m'avez poussé ; poussé comme un homme qui tue. Vous saviez que je ne nageais pas, mais

vous connaissiez ce que peut l'instinct de conservation, surtout lorsqu'il dépasse le goût de vivre et qu'il s'agit de sauver son âme au lieu de sauver sa peau.

Je reparlerai plus loin de cet attentat (1).

Vous aviez annoncé la visite possible du Père Charles. Je ne savais rien de lui, sauf qu'il porte la robe du Père de Foucauld et vit dans le désert africain en ermite. Je savais encore qu'il avait rencontré Claudel en débarquant à Marseille (Claudel était à Aix pour le mariage de Darius Milhaud), qu'il passerait une dizaine de jours à Paris, un ou deux mois dans les Vosges et rejointrait son poste d'oraison : une petite case au milieu des sables...

La foudre déconcerte. Il lui arrive d'être une boule rouge très légère, d'entrer dans une chambre, de se promener et d'en sortir sans faire de mal.

Jacques, était-ce votre piège ? Guettiez-vous cette minute ? Un cœur entra ; un cœur rouge surmonté d'une croix rouge au milieu d'une forme blanche qui glissait, se penchait, parlait, serrait des mains. Ce cœur m'hypnotisait, me distraïait du visage, décapitait le burnous. Il était le véritable visage de la forme blanche et Charles avait l'air de tenir sa tête sur sa poitrine comme les martyrs. Aussi bien la tête brûlée de soleil semble un reflet du cœur, un mirage dans toute cette lumière d'Afrique. Les pommettes et le menton en dessinent les reliefs et la pointe. Je distingue ensuite un regard mal mis au point pour les courtes distances et des mains d'aveugle, je veux dire des mains qui voient.

Je vous choquerais en insistant. J'arrive à ce qui importe : l'aisance de cet homme. En face d'elle que devenait la mienne ? un charme de cabotin. Lui, souriait, racontait, échangeait des souvenirs avec Massis. Moi, stupide, *groggy*, comme disent les boxeurs, je regardais derrière une vitre épaisse la chose blanche se mouvoir au fond du ciel.

Je suppose que votre femme et vos hôtes durent se rendre compte ; salon, livres, amis, rien n'existait plus.

C'est alors, Maritain, que vous m'avez poussé. Poussé dans le dos d'un coup de votre âme qui est un athlète, poussé la tête la première. Tous virent que je perdais pied. Or, aucun ne me porta secours, car ils savaient que là, me porter secours eût été me perdre. Ainsi appris-je l'esprit de cette famille que la Foi nous ajoute instantanément et qui n'est pas une des moindres grâces de Dieu.

Après le premier spasme de la chute à l'envers, les choses s'arrangent. Tomber du ciel fauche les tripes ; tomber au ciel empoigne le cœur.

La terre est une mère exigeante ; elle déteste qu'on s'éloigne. Elle essaie de nous reprendre coûte que coûte ; quelquefois, elle n'hésite pas à reprendre un aviateur de force. Mais le ciel laisse libre de subir ou de ne pas subir son attraction.

Jeunes hommes avides, croyez-moi. Il n'existe que deux manières de gagner la partie : jouer cœur ou tricher. Tricher est difficile. Un tricheur pris est battu. La grande race des fripouilles, on ne l'attrape jamais ; ce sont les hommes au pouvoir, les ministres, les peintres, les poètes, les romanciers, les musiciens, les comédiens illustres. Je les admire. Comment admirerais-je une fripouille mise au bain ? Elle a manqué son coup.

Jouer cœur est simple. Il faut en avoir, voilà tout. Vous vous croyez sans cœur. Vous regardez mal vos cartes. Votre cœur se cache par crainte du ridicule et par obéissance à un vieux code criminel : « Voici venir le temps des assassins. » Montrez votre cœur et vous gagnerez. Voici venir le temps de l'amour.

C'est une faute grave que de prendre l'académisme pour une forme d'humilité. Dieu ne supporte aucune tiédeur. Il exige le silence ou les hardiesses. Je ne sais que l'art extrême et les Ordres qui lui conviennent. La lévitation est sa preuve d'amour. Il ne la prodigue pas. Mais il arrive qu'il coule un moine ou un poète.

Le ciel choquerait la terre. Il suffit de contempler la démarche de Jésus pour comprendre que le ciel ne saurait être officiel.

(1) Vous aviez une complice : votre femme, qui a l'air d'un fil de la Vierge et qui est un soldat du Christ.

Jésus refuse d'arriver. Il veut naître et mourir chaque minute. Notre croisade sera de scandaliser par amour.

Je n'ai jamais prémédité le scandale. Je le crois indispensable. Je douche les dormeurs...

Je voudrais que l'intelligence fût reprise au démon et rendue à Dieu, lâcher dans une sainte pénombre un peu tiède des enfants de cœur, des pirates avec foi et loi, croyant à Dieu et à Diable et capables de tout.

Tirer si haut vous effraye, peut-être, mais, vous le savez, je ne flatte rien, je ne cache rien; je me confesse.

L'art d'après l'art! L'amour d'après l'amour! C'est ôter le sel des dieux. Croyez-vous que Notre-Seigneur cherche à faire parler de lui? Il ne demande pas à être recopié. Dieu ne saurait être défié sans ridicule. Il aime être vécu. Les langues mortes sont mortes. Il faut le traduire dans toutes les langues vivantes et l'aider à se cacher pour faire le bien comme le démon se cache pour faire le mal.

Je regarde la mer, le ciel, les astres, tout ce solide où notre petitesse nous fait voir des espaces illimités. Nous habitons un objet chez Dieu. La merveille est, s'il s'occupe du moindre détail d'un des atomes dont le fourmillement compose la matière de cet objet-là.

Mais s'il nous compte, s'il compte nos cheveux, il compte les syllabes des poèmes. Tout est à lui, tout est de lui. Il est l'audace type. Il a essayé les pires insultes. Il ne demande pas d'art religieux ni d'art catholique. Nous sommes ses poètes, ses peintres, ses photographes, ses musiciens.

La littérature est impossible. Il faut en sortir. Il est inutile d'essayer d'en sortir par de la littérature; seuls l'amour et la Foi nous permettent de sortir de nous. Avoir recours au rêve n'est pas quitter la maison; c'est fouiller le grenier, où notre enfance prenait contact avec la poésie.

L'art pour l'art, l'art pour la foule sont également absurdes. Je propose l'art pour Dieu.

Imaginez, mon cher Jacques, la joie d'une langue dégagée de Rimbaud (à l'heure actuelle plus encombrant que Hugo) et de la superstition de Maldoror. La jeunesse respirerait.

Que dis-je? Je suis bien timide. Cette lettre que encore la poussière sacrée. J'y dénonce l'art pour l'art; j'oubliais le principal: l'homme est une œuvre de Dieu. Une œuvre qui œuvre, c'est le comble! Du fluide se dépense en troisième main.

Pourquoi jouer par la bande cette force de persuasion que Dieu nous donne et qui n'est autre que Lui? Je commence à me fatiguer du beau incapable de tenir le coup en face de n'importe quel hasard. Je devine une époque où l'esprit, abandonnant ses véhicules maladroits, renoncerait à convaincre par l'entremise du chef-d'œuvre. La beauté deviendrait peu à peu bonté, les chefs-d'œuvre actes du cœur, sainteté le génie. Une vaste entreprise de petites et de grandes hypnoses bannirait le trafic. Le livre, la toile, l'huile et l'encre disparaîtraient comme les chevaux de fiacre. L'homme fort montrerait les volumes de son esprit aussi précisément et instantanément que le fakir son rosier; les vieux appareils ne pourraient plus photographier nos tours divins. Je touche à l'avenir avec des doigts célestes. Un jour, il ne s'agira plus de tromper les oiseaux, voire des oiseaux cubistes, mais de dresser des oiseaux à manger un raisin irréel.

Un poète marche les pieds au ciel; ils feignent ce pouvoir par un jeu de glaces. Mais cela ne m'empêche pas de mettre leurs sortilèges bien au-dessus des produits poétiques contemporains (1).

On me rappellera que je préconise une certaine injustice; on me reprochera un excès de scrupules, une élégance idiote propres à embrouiller le monde qui nous fourre dans le même sac. Si le vrai plaide pour le faux, comment s'y reconnaître? C'est simple: Lâchez vos abeilles, vous verrez sur qui elles vont.

Jean COCTEAU.

(1) J'excepte un poète, un peintre qui savent marcher à l'envers.

Réponse à Jean Cocteau

(Extraits)

Je me connais trop bien pour voir dans les traits que vous me prêtés une autre image que de votre cœur. L'amitié est votre excuse.

Que suis-je? Un converti. Un homme que Dieu a retourné comme un gant. Toutes les coutures sont dehors, l'écorce est à l'intérieur, elle ne sert plus à rien. Un tel animal a de la peine à s'estimer quelque chose, il a envie de demander pardon aux autres d'exister. Leurs fourrures, leurs carapaces l'impressionnent. Vous comprenez cela, vous, bien que pour vous le cas n'ait pas été de quitter l'hérésie pour la foi, mais seulement de reprendre votre banc à l'église; votre Ange gardait la place, écrivait tous les matins votre nom sur le prie-Dieu.

Quand je vous ai revu, en décembre, c'est pour parler de Dieu que vous veniez. Vous me faisiez très peur; devant vous, je sentais ma gaucherie native accrue de l'impédiment de mes syllogismes. Paysan du ciel? Du Danube aussi; et qui pis est, de la Montagne Sainte-Geneviève. Mais vous ne m'avez pas fait grief de ma maladresse, et vous aussi vous tâtonniez parmi des ombres plus réelles que nos mains et nos yeux; nos âmes se rencontraient dans ces limbes.

Dieu ne vous laissait pas de repos. Vous vous trouviez dans cet état de ligature intérieure qui est comme une agonie de l'esprit, et dont Jésus a coutume de se faire précéder. Que pouviez-vous? Attendre, prier.

L'opium seul vous donnait une apparence de répit. Médicalement prescrit comme une saignée ou un sinapisme, et employé selon la mesure de la raison? Aucun moraliste ne le condamnerait. Il a une autre dignité, et c'est son crime. De fait, l'opium vous a aidé. (« Encore un nouveau chemin! » vous dit Claudel.) C'est ce que nous appelons un *per accidens*. Ces entités-là jouent un grand rôle dans la vie humaine. Dieu tire parti de tout, même du mal.

Est-ce une raison pour faire le mal? Ce serait trop bête. C'est une raison toutefois pour respecter très fort la longanimité d'une Providence qui dépasse beaucoup nos prévisions; et pour espérer toujours, puisque toutes choses coopèrent au bien de ceux qui aiment Dieu, « etiam peccata », même le péché; la réparation dans la grâce est plus efficace pour unir que la faute ne l'était pour séparer... Pour vous toutefois, mon cher Jean, à ce moment vous n'aimiez pas encore Dieu tout à fait comme il faut, et le péché vous apparaissait, je crois, plutôt comme une infraction à quelque règlement de dotane céleste que comme ce qu'il est en réalité, un déicide. Une opération qui atteint l'Incréé lui-même, — imagine-t-on cela? — non en lui-même mais dans l'ordre essentiel des choses voulu par lui, et qui crucifie l'amour créateur.

C'est un mystère que le péché, et dont les saints eux-mêmes n'ont qu'une idée très imparfaite. Alors, nous, comment essaierions-nous de l'expliquer? Il n'y a rien de plus incompréhensible. C'est seulement dans les grands spasmes liturgiques de la Semaine sainte, — lamentation de l'Église bouleversée, — et dans l'horrible miroir de la souffrance universelle que nous pouvons deviner quelque chose de sa nature. L'enfer est peu de chose à côté. Dieu est trop bon, dit-on, pour ne pas pardonner? C'est justement ce qu'il fait: tout, il pardonne tout dès que le cœur se repent. Si le diable se repentait (1), il serait tout de suite pardonné. Mais le péché sans repentir ne peut pas être pardonné, pas plus que Dieu ne peut s'anéantir; il postule un monde à lui, privé de Dieu comme lui, un feu à lui presque aussi dur que celui de la charité, — et où cependant la pitié de Dieu, qui de rien n'est absente, fait que l'on pâtit moins qu'on ne l'a mérité. L'Amour a tout créé pour diffuser la beauté divine, il ne peut pas être vaincu; si je refuse de le manifester en miséricorde, je le manifesterai en justice. C'est ce refus qui est obscur.

Dieu permet le mal sans y coopérer, il n'y mouille pas le bout de ses doigts. Si l'homme se permet le mal pour un bien plus grand, il s'y tache les mains, et tout le corps. Condamnerai-je le fumeur

(1) C'est impossible d'ailleurs, un esprit pur ne change pas.

parce qu'il cherche à se délivrer du mensonge de cette vie? Non, mais parce qu'il emploie un mauvais moyen, il use d'un mal pour fuir le mal, se fie au mensonge pour s'en évader.

L'erreur homicide par excellence, c'est de vouloir se guérir de l'humain par les moyens de l'homme, — ou de l'animal, ou de la plante. Elle circule dans toutes les fausses mystiques, et se matérialise dans l'opium, où elle prend forme végétale : le pavot à la place du Paraclét. L'opium est le plus pervers quand il se donne pour véhicule d'une vie spirituelle, et prétend mener à ce vide que Dieu seul peut produire. Quiétisme en pilules, sacrement du démon.

Qui a compris mieux que vous tout ce qui se reflète de sagesse évangélique dans l'âme infatuée de la poésie? Elle impose, elle aussi, la voie étroite, elle suppose une certaine faiblesse sacrée, — la beauté boite, dites-vous, et Jacob boitait après sa lutte avec l'ange, et le contemplatif boite d'un pied, dit saint Thomas, car, ayant connu la suavité de Dieu, il reste faible du côté qui s'appuie sur le monde; en un sens, la poésie n'est pas du monde, elle est à sa manière un signe de contradiction; son royaume aussi est au milieu de nous, au dedans de nous; elle est, elle aussi, un rien, une toute petite chose, une lumière du matin, qui grandira jusqu'à la plénitude du jour; elle exige dans sa propre ligne un véritable esprit de pauvreté. Elle laisse tout pour son absolu. Elle gagne la liberté par la contrainte. Elle entend que le poète se laisse faire, qu'il soit héroïquement docile, mais que son abandon s'accompagne d'intelligence et de volonté, comparable par là non à l'automatisme des fous, ou à la fureur des possédés, mais à la passivité vigilante et libre des âmes agies par l'Esprit de Dieu.

Tout cela pourtant au service d'un bien qui n'est pas le Bien. De tous les chefs-d'œuvre ensemble, on n'en saurait tirer un mouvement de charité. Nous donnerions, Jean, tous les poèmes et tous les systèmes, pour le petit repos d'amour, invisible même au regard naturel des anges, d'un cœur uni à Dieu.

C'est que l'art se tient dans une ligne qui n'est pas celle du bien de l'homme. De là sa force : il est libre de l'humain, non assujéti comme la prudence à régler par rapport à une fin fixée d'avance, dans le gâchis du contingent, l'indétermination de la volonté libre; il n'a pour fin que l'objet qu'il s'est choisi, il domine despotiquement sa matière. Mais de là aussi son infirmité. S'il y a pour l'artiste tout un organisme de vertus spirituelles, ce sont vertus *secundum quid*, sous un certain rapport, réelles pourtant, qui imitent sans y atteindre la spiritualité proprement dite et les vertus du saint. Condition tragique en vérité. Il connaît la dureté de la vie de l'esprit, il n'en goûte pas la paix cachée, que rien de créé ne peut donner. Son vouloir et toutes ses forces de désir, il doit les rectifier sans miséricorde, mais pour une fin qui n'est pas sa fin.

Par elle-même, indépendamment des motifs qui appliquent l'homme à l'ouvrage, la pureté de l'artiste, si cher qu'elle lui coûte, ne lui sert de rien pour sauver son âme. Mais c'est tout de même une pureté authentique, payée au poids des douleurs d'un esprit créé; et qui figure l'autre pureté, et qui la figurant la prépare. Il suffira d'un glissement par les plans inclinés du ciel, une poussée de la grâce, le dormeur changera de côté, et se réveillera chez Dieu. Dieu sait le travail des hommes, l'envers de leur effort il met partout ses pièges, ses grâces actuelles, Dieu voit le moindre coin d'innocence du cœur. Il y a la pitié de Dieu.

Comprenez-moi bien. Comme la métaphysique, je n'abaisse la poésie que devant Dieu. On n'abaisse pas la poésie en l'abaissant devant Dieu. Je montre sa grandeur, personne n'approche autant du monde invisible que le sage et le poète, sinon le saint, qui n'est qu'un seul esprit avec Dieu, et dont infiniment plus près de lui que tout autre. Je montre aussi le bienfait que les hommes reçoivent d'elle. Inutiles par eux-mêmes à la vie éternelle, l'art et la poésie sont plus nécessaires que le pain à la race humaine. Ils la disposent à la vie de l'esprit.

Voilà pourtant le joli monstre que vous voulez députer au Seigneur. « L'art pour l'art, l'art pour la foule sont également absurdes. Je propose L'ART POUR DIEU. » Devise paradoxale, non chimérique pourtant, puisque le moyen âge, (à sa manière, qui ne peut plus être la nôtre) y fut spontanément fidèle : le monde,

il est vrai, était alors exorcisé, les quatre éléments étaient chrétiens.

Religion et poésie ont leurs querelles, ce sont toutefois querelles de sœurs. L'artiste a beaucoup de mal à user sans se meurtrir d'une vertu trop dure pour son humanité. Mais l'art lui-même va spontanément à Dieu. A Dieu non comme fin de l'homme, non dans la ligne morale. A Dieu comme principe universel de toute forme et de toute clarté. Dès qu'il atteint dans sa ligne propre un certain niveau de grandeur et de pureté, il annonce sans les comprendre l'ordre et la gloire invisibles dont toute beauté n'est qu'un signe; chinois ou égyptien il est déjà chrétien, en espérance et en figure. (L'art, non l'artiste.) Et certes *pour peindre les choses du Christ il faut vivre avec le Christ*, comme disait fra Angelico. Mais il faut d'abord être un peintre. L'art qui ne peint pas les choses du Christ, parce qu'il s'en juge encore indigne, ou pour toute autre raison, mais qui arrache de vrais morceaux du ciel et rend « le son inimitable du choc de l'intelligence contre la beauté », est celui qui de plus ou moins loin prépare à la grâce, pour le temps où elle voudra user de lui, l'instrument le plus digne. Je pense au *Socrate* de Satie, aux *Noces* de Strawinsky, aux figures de Rouault et de Picasso, à votre *Orphée* mon cher Jean.

L'art d'église, qui fait des objets devant lesquels on prie, se doit d'être religieux, théologal. Hors ce cas particulier (et éminent), il est bien vrai que Dieu ne demande pas d'« art religieux » ou d'« art catholique ». L'art qu'il veut pour lui, c'est l'art. Avec toutes ses dents.

Vous avez raison, Dieu exige des primeurs. C'est la jeunesse des colombes, le bélier dans sa force qu'on lui offre en prémices. « Il aime l'antique, et non pas le vieux. » Certes l'académisme n'est pas une manière de lui plaire. Il a un droit sur la hardiesse, la pusillanimité est partout le contraire de l'humilité. « Il ne supporte, me dites-vous, aucune tiédeur. » Cela est vrai. Sans doute, il y aura au ciel bien des gens qui furent ici-bas des niais; ce serait une erreur de penser qu'il nous fait en conséquence un devoir de le servir maiseusement. Si les péchés contre l'intelligence, contre l'art, la science ou la poésie ne se payent pas dans l'autre monde, ils se payent en tout cas sur la terre, les enfants de lumière, auxquels le Seigneur reproche d'être si mal débrouillés, ont eu quelques occasions de s'en apercevoir.

Et n'avez crainte, mon cher Jean, le scandale ne saurait manquer. Toujours ce qui est de Dieu a fait scandale. Oui, observons la démarche de Jésus : « Passant au milieu d'eux, il allait. » Le monde a été sauvé par un *scandale par amour* dont la Synagogue n'est pas encore revenue, et dont le bruit ne passera pas.

Ce qui scandalise le plus nos contemporains, c'est l'ordre, je dis l'ordre en esprit et en vérité, aussi ennemi, c'est un de nos axiomes à vous et à moi, de l'ordre empaillé que du désordre. En philosophie, c'a été un scandale, que de revenir tout simplement, *parce que c'est vrai*, à la sagesse de saint Thomas. Il suffit que la sagesse soit sagesse pour qu'elle étonne, il suffit que la poésie soit poésie. Il est vrai aussi que le poète a toujours de la peine à ne pas manger des idololâtres, et à ne pas mériter sur ce point les remontrances de saint Paul.

Le Seigneur envoie au fond de l'eau, avec une pierre meulière au cou, ceux qui scandalisent les petits enfants. Vous, ce sont les gens qui ont perdu l'enfance, « clercs et gens en ce connaissant », comme se nommaient eux-mêmes les juges de Jeanne d'Arc, dont vous estimez qu'il est bon signe, non de chercher, mais de provoquer sans l'avoir cherché le scandale. En quoi vous n'avez pas tort. Cela est peu de chose encore dans l'ordre de l'art, c'est dans un ordre plus élevé que cela devient sérieux. *Tous ceux*, écrit saint Paul, *tous ceux qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, souffriront persécution*. Voilà l'enviable scandale, dont nous ne sommes pas dignes, hélas.

Au XVI^e siècle, l'Eglise a scandalisé les hérétiques, ils jugeaient qu'elle aimait trop la beauté. Moi, j'admire les Papes de la Renaissance d'avoir appelé tout le bel univers à l'aide de l'antique Mère des vertus, au moment où le diable grimpé en moraliste lançait ses chiens contre elle. Ce n'est pas d'avoir trop donné à l'art et aux formes sensibles qu'il faut blâmer le temps de Léon X. C'est de n'avoir pas donné assez à la grâce. *Hæc oportebat facere, et illa non omiltere*.

Au XIX^e siècle, on a vu le spectacle contraire, l'art et la religion ont paru s'écarter. Pourquoi? Il n'est pas difficile de l'aper-

cevoir. Dans les milieux religieux pris en masse (je ne parle pas des saints) la religion baissait de niveau (1); les régions de l'esprit délaissées, la vie théologique tendait chez beaucoup à faire place à une vie simplement morale. Or, sans la lumière plus haute de la sagesse, la prudence regarde l'art en ennemi. Même en un certain monde par ailleurs estimable, la haine de la poésie semble une revanche des ardeurs mauvaises que la morale comprime.

Dans les milieux artistiques pris en masse (je ne parle pas de quelques grands noms), la raison de son côté baissait de niveau; subissant le contre-coup d'une longue infidélité de l'intelligence, on voyait l'artiste chercher dans la négation des valeurs spirituelles la substance humaine dont il se nourrit, et, tout en se prenant lui-même pour fin dernière, résorber peu à peu toute sa vitalité dans le goût du sens. Aujourd'hui, la misère du cœur est si grande que le désespoir total est vraiment l'unique issue du poète qui ne veut pas fuir en Dieu.

Cette double descente simultanée devait nécessairement produire un éloignement croissant.

L'art reflète les mœurs et leur renvoie centuplé ce qu'il a reçu d'elles. Il exalte la corruption des âges corrompus. Mais un moment arrive où à force de s'isoler de ce qui fait la plus haute vie de l'homme, lui-même il périt d'inanition. Alors, il cherche à tâtons le ciel. Il peut se tromper de voie, s'égarer dans une fausse nuit qui n'est qu'une contrefaçon de la nuit divine, nous reconnaissons la faim qui est en lui. Qu'il se débâte tant qu'il voudra, crie, blasphème, il ne guérira que s'il trouve Jésus.

Le droit amour est la règle suprême du poète qui aime son ouvrage, du saint qui aime son Dieu. *Aimez*, disait saint Augustin, *et faites ce que vous voulez*. La liberté, qui fait l'unique problème, l'amour seul en donne la clef. Où est la charité et l'amour, là Dieu est.

Mais l'amour lui-même préoccupe la connaissance. S'il ne passe pas le lac du Verbe, il procède non en esprit mais en violence. Sans l'intelligence, il ne peut rien faire. Là où n'est pas la foi, n'est pas la charité.

Sur une raison gâtée tout ce qu'on bâtera s'écroule. Voilà pourquoi j'ai donné ma vie à saint Thomas, et travaille à publier sa doctrine. Car je voudrais, moi aussi, que l'intelligence fût reprise au démon, et rendue à Dieu. Je ne demande pas que tout le monde soit philosophe et théologien, ce serait la mort de ces belles sciences. Chacun doit savoir selon sa mesure. Je dis que si l'on n'a pas l'esprit droit, et si on méprise la sagesse, tout le bien qu'on veut tournera au mal. Il est possible à tous d'écouter la sagesse de l'Eglise : à cause de cela, chez beaucoup, l'intuition peut sans trop de péril suppléer la science; et l'amour se couvrir d'yeux.

J'ai dû commencer par la controverse, elle m'ennuie de plus en plus. Je sais les erreurs qui ravagent le monde moderne, et qu'il n'a de grand que sa douleur, mais je respecte cette douleur; je vois partout des vérités captives, quel Ordre de la Merci se lèvera pour les racheter? Notre affaire est de chercher le positif en toutes choses, d'user du vrai moins pour frapper que pour guérir. Il y a si peu d'amour dans le monde, les cœurs sont si froids, si gelés, même chez ceux qui ont raison, les seuls qui pourraient aider les autres. Il faut avoir l'esprit dur et le cœur doux. Sans compter les esprits mous au cœur sec, le monde n'est presque fait que d'esprits durs au cœur sec et de cœurs doux à l'esprit mou.

L'office principal du thomisme a été, et restera toujours, d'ordre sacré : élevé sur les tours de l'Eglise, il défend théologiquement la vérité divine contre toute agression d'erreur. Maintenant le Pape lui a commandé de descendre aussi dans la rue; au scandale des gens raisonnables, qui pensaient l'avoir bien classé dans leurs dossiers, à sa fiche chronologique, bien sûrs que la scolastique chrétienne n'avait rien de plus en elle que la scolastique musulmane ou la scolastique bouddhiste, le temps est venu pour lui de travailler philosophiquement dans le profane, de promener à travers le monde sa jeunesse renouvelée, sa curiosité, sa hardiesse, sa liberté, et de rassembler ainsi l'héritage dispersé de la sagesse. Pour la plus ambitieuse aventure, on s'équipe avec le

(1) Il lui fallait se relever des ruines causées par la Révolution, elle subissait forcément le contre-coup des dommages subis alors, en même temps toute la masse de la fausse philosophie pesait contre elle.

plus de soin; plus stricte, plus définie sera la doctrine, plus sévère la discipline, plus complète la fidélité, et plus libre sera le jeu. Rien n'était plus simple à comprendre. Mais quel programme! De l'avoir entrevu est cause que je ne suis content de rien de ce que je fais, que je pens : plus de mal de moi que tous mes critiques, et que n'était la charité, dont j'espère de Dieu quelque étincelle, je ne verrais en moi que déception et vain labeur. Mais ce n'est pas à vous que j'apprendrai que les positions difficiles sont les seules bonnes.

JACQUES MARITAIN.

Un grand sociologue catholique Giuseppe Toniolo

L'influence heureuse exercée par l'illustre sociologue catholique italien, Giuseppe Toniolo, n'est pas près de s'évanouir; le rayonnement de ses œuvres et de sa personnalité s'accroît au contraire, à mesure que passent les années. C'est le sort de vrais grands hommes, des œuvres vraiment fortes. Il faut en rendre grâce à Dieu et s'efforcer, par les moyens dont on dispose, d'aider en cela l'action providentielle.

Un publiciste français, très justement apprécié, M. Maurice Vaussard, n'y a pas manqué pour sa part. En 1921, dans un ouvrage consacré à *l'Intelligence catholique dans l'Italie du XX^e siècle* (1), M. Vaussard nous mettait en contact avec la doctrine et avec l'âme de Toniolo. Il y a un an et demi, il nous donnait une plaquette dont nous avons dit — sans exagération aucune — tout le bien possible en tête de la première *page sociale*, du *XX^e siècle*. Cette plaquette nous apportait, en des pages exquises, le *journal spirituel* (2), de Toniolo, précédées d'une préface où M. Vaussard avait réussi à condenser tout l'essentiel des leçons scientifiques du maître. Enfin, un volume vient de paraître sous le titre : *Portraits de catholiques sociaux* (3). Ce volume contient une série de conférences données à l'*Ecole des sciences sociales et politiques de Lille*.

Dans cette galerie, où se succèdent les physionomies des Ville-neux-Bayemont, cardinal Manning, Léon Harmel, cardinal Mermillod, Henri Lorin, une place devait être réservée à la haute et sereine figure de Toniolo et M. Vaussard était mieux qualifié que nul autre pour tracer ce portrait.

Nous voudrions donner aux lecteurs de la *Revue Catholique*, qui n'auraient pas abordé jusqu'ici les publications que nous venons de mentionner, le goût de les lire afin de connaître de plus près l'homme et le savant qui fut au XIX^e et au XX^e siècle l'une des plus pures gloires de l'Italie catholique. Et pour atteindre ce but, nous ne pouvons qu'emprunter à ces publications elles-mêmes les éléments de cet article, en attendant qu'une nouvelle traduction française nous soit donnée — j'espère qu'elle le sera bientôt — des œuvres choisies de Toniolo. Nous traiterons successivement du savant et de l'homme intime.

I. — Le savant.

Le premier objet qui retient l'attention du sociologue, c'est la constitution du milieu social, ce sont les éléments qui le composent, les facteurs qui agissent dans ce milieu.

(1) Paris, Lecoivre-Gabalda.

(2) Paris, Editions Spes.

(3) Paris, Editions Spes.

Un milieu social quelconque est la résultante de facteurs multiples qui se classent en deux groupes : le groupe des forces matérielles (géographiques ou économiques), le groupe des forces spirituelles (religieuses, morales, scientifiques, artistiques), l'élément politique étant considéré comme plongeant à la fois dans l'un et l'autre groupe, parce que le régime politique est le produit à la fois des influences spirituelles et des influences matérielles, parce qu'il subit le contrecoup des doctrines morales et religieuses en même temps que des conditions de vie physique et économique.

Ces facteurs multiples, loin d'être isolés, sont en réaction continue les uns à l'égard des autres, et c'est un des services rendus à la science par la sociologie moderne que de nous avoir convaincu de cette interdépendance. Dans la société comme dans l'individu, le physique et le moral sont en état d'interdépendance.

De même que le psychologue est exposé à verser dans le sensualisme ou dans le cartésianisme s'il abandonne le juste milieu marqué par la philosophie aristotélicienne et thomiste, de même le sociologue est voué, ou bien aux erreurs du spiritualisme exagéré, ou bien aux erreurs plus fréquentes du matérialisme historique s'il accorde trop ou trop peu d'importance à l'un ou l'autre des deux groupes de facteurs sociaux.

Ces vérités devenues aujourd'hui banales pourraient être longuement développées et illustrées de multiples exemples.

Nous ne les rappelons ici que pour préciser la position prise à leur égard par Toniolo.

Toniolo n'a négligé ni l'étude de la doctrine ni l'étude des faits. Il est même remarquable qu'il ait réussi à conduire parallèlement des travaux de haute valeur dans les deux domaines, alors que tant de savants se consacrent exclusivement à l'un ou à l'autre. En même temps qu'il ne cesse de faire de la théorie et de scruter les problèmes de philosophie sociale, on le voit fouiller avec la passion d'un archivististe l'histoire de la Toscane et en tirer des livres qui font autorité sur les anciennes institutions économiques de cette région de l'Italie.

Il sait reconnaître et mettre en valeur l'importance du facteur économique dans la vie des sociétés, mais sans jamais perdre de vue la prépondérance du facteur idéologique : « l'ordre des idées, écrit-il, précède et domine l'ordre des faits » (1). et ailleurs : « Tous confessent aujourd'hui que le désordre de la société civile a son origine en un épouvantable désordre des idées et particulièrement du savoir scientifique ».

* * *

La structure sociale est un second objet qui s'impose à l'attention du sociologue.

La société civile, la cité comme disaient les anciens, est-elle un agglomérat d'individus, ou bien un ensemble ordonné et hiérarchisé de corps constitués ?

Optez-vous pour la première conception ? Vous tombez dans l'atomisme et dans l'individualisme avec Rousseau et la Révolution française.

Optez-vous pour la seconde ? Vous protestez contre cet atomisme et cet individualisme, vous voyez dans la société un tout organique, au premier plan l'individu, dont l'initiative joue un rôle capital dans le maintien et le progrès de tout groupement humain ; au second plan la famille, dite avec raison cellule sociale, au troisième plan, les corps religieux, professionnels, scientifiques.

Dans cette conception, qui est la vraie, la corporation professionnelle apparaît comme une conséquence de notre nature, de nos goûts, de nos intérêts, de nos préoccupations quotidiennes,

et l'histoire, ancienne et moderne, corrobore de tout son poids les doctrines corporatives des théoriciens. La corporation est appelée à encadrer, sans les étouffer, les organismes de classe, elle est destinée à décharger les pouvoirs publics, non pas à les absorber. Par le fait qu'elle est apte à remplir adéquatement des services d'enseignement, d'assurance, de bienfaisance, de réglementation du travail, qu'accomplissent mal les autorités centrales et communales, elle peut dégrever celles-ci et les rendre, plus libres de leurs mouvements, à leurs fonctions naturelles (1). Sur le plan politique, la corporation instaurera la représentation des intérêts et notre régime gouvernemental en sera renouvelé. Elle est grosse d'espérances et de promesses la reconstruction corporative, laborieusement commencée au milieu du XIX^e siècle, poursuivie depuis lors avec des alternatives de lent effort et de rapide succès.

Toniolo a été l'un des pionniers du mouvement corporatif et l'un des restaurateurs de la conception organique de la société. A ce titre, son nom prend rang dans la pléiade des Decurtins, de Mun, La Tour du Pin, Vogelsang. Il écrit : « Les plus subtiles mesures pratiques et les plus sages directions économiques ne serviraient de rien ou seraient bien vite rendues vaines, si elles n'étaient fondées sur de solides assises dans des éléments constitutifs de la société elle-même. Autrement dit, ce n'est pas tant, par exemple, la prévalence de la moyenne ou de la petite industrie sur la grande, la diffusion du métayage agricole de préférence au fermage, la prédominance du salariat à la tâche sur le salaire à la journée, la multiplication des banques populaires ou des instituts d'aide mutuelle qui peuvent assurer, en soi, des rapports stables et satisfaisants entre les classes sociales et une harmonieuse coopération de la vie économique aux fins de la civilisation. Semblable assurance dérive principalement de l'autonomie individuelle, d'une saine armature familiale, d'une bonne ordonnance de la propriété, d'une solide compénétration des corps sociaux, de la cohésion historique de la nation, en un mot, du système organique de la société. » Aussi Toniolo aspire-t-il à substituer des « organismes sociaux disciplinés » à l'« individualisme anarchique », il préconise « un régime corporatif qui équilibre distinctement toutes les classes », il tient les syndicats mixtes de patrons et d'ouvriers pour plus proches du type des anciennes corporations que l'organisation professionnelle séparée des salariés et des employeurs, il considère les syndicats mixtes comme la formule de l'avenir bien que l'organisation professionnelle séparée des différents agents de la production puisse s'imposer momentanément à cause des circonstances passagères qui ne permettent pas d'atteindre immédiatement à l'idéal.

* * *

Pionnier de la restauration corporative, Toniolo est aussi un champion de la démocratie sociale chrétienne.

Activement mêlé à l'Union de Fribourg, dont les travaux ont un lien direct avec l'encyclique *Rerum Novarum*, il fonde l'Union catholique d'études sociales en Italie, prolongement local de l'Union de Fribourg ; il crée et inspire l'Union populaire ; il se jette dans l'action afin de grouper les ouvriers et de faire leur éducation. Optimiste, il a foi dans les vertus populaires.

Quelle idée précise se fait-il de la démocratie ?

On peut discuter certaines opinions défendues par lui en matière de syndicat obligatoire, d'actionnariat ouvrier et autres questions d'application. Laissons l'accessoire pour nous en tenir à l'essentiel

Toniolo nous semble avoir vu très juste quand il a dégagé ce qui,

(1) Cette citation, de même que toutes celles qui se rencontrent au cours de cette étude, sont empruntées aux ouvrages de M. VAUSSARD, particulièrement à la préface et au journal spirituel enseignés ci-dessus.

(3) M. Maurice Defourny a trop bien développé ce thème dans plusieurs articles publiés par la *Revue catholique des Idées et des Faits*, et par la *Revue catholique sociale et juridique*, pour que nous nous y arrêtions ici.

à ses yeux, est caractéristique du mouvement démocratique, entendu dans le sens social aussi intégral que possible des énergies appartenant aux différentes classes, dans la hiérarchie sociale, développement qui doit se traduire en bienfait pour les classes inférieures. Il définit la démocratie sociale chrétienne « cette organisation civile où toutes les formes sociales, juridiques et économiques, dans la plénitude de leur développement hiérarchique, coopèrent proportionnellement au bien commun, aboutissant en fin de compte à favoriser les classes inférieures. » (Nous soulignons certains mots, afin de mieux faire ressortir les idées condensées dans cette définition.)

Il remarque que toute autre ordonnance particulière des forces sociales sous les aspects multiples de la vie civile, économique, politique, par exemple : dans la part d'influence des différentes classes dans les relations juridiques ou dans la répartition de la richesse entre elles, dans leur participation au gouvernement, compose les caractères accidentels de la démocratie.

Il flétrit, en termes hardis, les pseudo-démocrates. « En réalité, dit-il, la démocratie contemporaine s'incarne généralement en un type déterminé de gouvernement parlementaire sur la base du suffrage universel et chez elle, parmi la dissolution légale de toute organisation de classe, une seule prédomine et s'impose, celle qui représente le capital mobilier et en faits asservit les autres à ses propres intérêts et préjugés. De sorte que toutes ces pseudo-démocraties (qui parfois se transforment en démagogues ou ploutocraties) quels qu'en soient le nom et l'apparence, sont la négation de la vraie démocratie chrétienne... Il y a donc, quant à la démocratie, deux longues, solennelles et toujours vivaces traditions historiques, l'une chrétienne et l'autre pagano-rationaliste. »

* * *

Conception organique de la société, orientation sagement démocratique, ce sont deux éléments de restauration, éléments de haute importance, mais plus importante encore est la qualité de l'âme que l'on insufflera à ce corps social.

Ame chrétienne ou âme païenne? Esprit de jouissance ou esprit de sacrifice? Morale d'égoïsme ou morale de charité? La réponse dépend du sens que l'on donne à la vie, de la fin dernière que l'on assigne à l'homme. Toute la chaîne des solutions est suspendue à ce premier anneau.

Toniolo a pris nettement position contre les assauts actuels de la morale païenne aussi bien qu'il a jeté l'anathème aux tendances malsaines qui se sont fait jour à la faveur de la Renaissance. S'il a exalté Savonarole, c'est en tant que type de réformateur chrétien. A ses yeux, la société médiévale eut le mérite, à travers ses erreurs et ses déviations, de « ne jamais renier l'idée d'une vérité supérieure et d'un lien final nécessaire qui, tôt ou tard, le reportait en haut ».

De ce monde médiéval, il se plaît à exalter les grands moralistes. Au contraire, il stigmatise, dans le mouvement dit de la Renaissance, une série de propensions dangereuses, sinon nettement mauvaises : « Curiosité aiguë et fébrile de savoir, mais tournée surtout vers des sociétés mortes; richesse de connaissances, mais principalement érudites, sans originalité créatrice, audacieuses spéculations philosophiques, mais propres seulement à détruire, bien peu à réédifier; assaut de discussions académiques, mais sans lien avec les plus urgents problèmes de la vie réelle; déploiement, mieux bacchanale de formes d'art, comme on l'a dit, technique parfaite, mais privées d'inspiration, ou même courtisanesques et corruptrices; élan de doctrines juridico-politiques, mais au service d'un nouvel absolutisme du pouvoir, au bénéfice de classes aristocratiques ou bourgeoises privilégiées, au détriment des libertés personnelles et civiques, en justification d'iniques oppressions du

peuple, fourrières du péril social contemporain. Et dans l'ensemble, décadence de tout idéal qui ne fut pas l'émancipation de la chair contre l'esprit ou la substitution d'une société païenne aux précieuses conquêtes et aux archétypes de la civilisation chrétienne. »

« Certes, ajoute-t-il, il y a des formes sociales propres au christianisme que la Réforme, puis la Révolution ont arrachées jus qu'aux racines; et celles-là devront peu à peu renaître et se recom poser; mais au-delà de ces organismes essentiels qu'il faut substituer à d'autres radicalement viciés, la plus grande part des institutions sociales modernes peut rester à peu près intacte en sa structure et même rendre plus de services à l'avenir, à condition seulement d'en changer l'esprit animateur. »

Nous citons ces dernières lignes, non que nous soyons résolu à y souscrire sans réserve, mais afin de définir l'attitude de Toniolo.

Ainsi en arrive-t-on insensiblement, sous sa conduite, à voir, au delà de la sociologie, la morale et, par delà la morale, la religion. S'il est vrai de dire de la vie sociale qu'elle repose sur un substratum moral et religieux, cela est encore plus vrai de l'activité individuelle; nous l'allons constater, une fois de plus, en étudiant, chez Toniolo, non plus le savant, mais l'homme intime.

(A suivre.)

GEORGES LEGRAND.

L'homme à la tenaille par Constantin Meunier

Comme l'écrivaient MM. A. Thiery et E. Van Dievoet (1), cette statue monumentale est la première grande œuvre sculpturale de Meunier. « Avec cette œuvre, Meunier conquiert du coup une renommée définitive. »

Dans son « étude » sur le maître, Eugène Demolder (2) développe ainsi bien le moment choisi : « L'ouvrier est chargé de guider sous le marteau à pilon le fer puddlé. Il s'érige, debout, dans la statique trapue et nerveuse de son corps de prolétaire enchaîné aux tuantes besognes. Il s'appuie sur son marteau comme sur un glaive, tel un héros. Une blouse se plisse sur son torse. Un tablier de cuir le cuirasse et des guêtres, pareils à des jambards de gladiateur, protègent ses mollets. »

De son côté, Gustave Geoffroy notait comme suit ses impressions : « L'artiste est bien près d'avoir réalisé le rêve d'une représentation moderne du travail. Les plis de la blouse sont durs et coupants, les mains sont fines, mais le tablier de cuir, les lourdes chaussures qui dessinent des pieds de pachyderme, la coiffure en visière, la signification de l'outil, le torse nerveux et la face brutale et mélancolique, sont autant d'indications justes, d'une rare valeur d'exécution. (3)

Au risque de disséquer cette mâle silhouette de marteleur, dont la puissance faite de noblesse et d'élégance s'impose au premier contact, nous allons essayer d'en dégager les lois éternelles de la sculpture monumentale.

(1) Dans leur précieux *Catalogue de l'Exposition de l'œuvre de Constantin Meunier*, ouverte du 9 mai au 31 juillet 1909, dans les locaux du Nouvel Institut de Chimie, rue de Namur, à Louvain, à l'occasion des fêtes jubilaires du LXXV^e anniversaire de l'Université.

Ce *Catalogue* est une véritable mine, où, sans chercher longtemps, on peut trouver les « critiques » les plus intéressantes qui se sont produites à propos de telle et telle œuvre de Meunier.

(2) Eug. DEMOLDER. *Constantin Meunier, étude*. Edm. Deman, Brux. 1901.

(3) Dans la *Justice*. (Cité par MM. THIERY et VAN DIEVOET). Les mêmes

Le moment choisi par tout sculpteur doit donner une *visio* \approx *synoptique* de l'action à traduire ou à symboliser. Ce moment — appelé *fécond* par les artistes — suggère ce qui précède, ce qui suivra, et, si j'ose ainsi parler, exprime dans un *nunc fluens*, un présent qui coule, l'action tout entière et de toujours, *nunc perpetuum*.

Notre héros, debout devant le pilon, observe le marteau qui descend sur la *balle* de fonte incandescente. S'appuyant, un instant, sur la tenaille, il s'apprête à retourner la *balle* (la « loupe » disent les ouvriers) sur l'enclume. L'action, qui comprend plusieurs phases successives, est en plein « déroulement ».

Mais remarquez tout de suite que le *moment choisi* donne ici comme la vision essentielle et irrésistible de l'action, de manière à *faire grand*; car *faire grand* est la condition *sine qua non* de l'art vraiment sculptural. C'est pourquoi les proportions sont *exaltées*; elles passent à un *ordre* supérieur — *ultra-naturel*, si l'on veut bien entendre cette expression — où la nature est haussée, magnifiée, afin de frapper le regard par sa masse imposante, l'esprit par le triomphe évident d'une force dominant la matière, et remportant, contre cette matière brutale une victoire éclatante de beauté prestigieuse.

La beauté — la beauté plastique — ne peut jaillir de cette « exaltation » que si la *puissance* de la masse s'affirme dans une *plénitude qui se modère*, se contient, se retient... Il en est de l'Art comme de la Morale. C'est une « possession » de soi, une pondération, un équilibre. Seul, l'équilibre donne l'impression du sérieux, du durable, de l'inépuisable; et seul, le *geste* qui ne s'épuise pas ravit complètement l'âme.

Avec quelle décisive clarté Meunier *ponctue les grandes divisions* de ce corps de *mar-teleur* : la tête, où *l'os* surtout s'exprime volontaire; le cou, large, trapu, aux tendons raides; les bras, où, dit Octave Mirbeau, « les omoplates saillaient dans un mouvement si juste et si bien ordonné, qu'elles animent toute la figure d'une expression de force et de souffrances, d'héroïsme sauvage, et de mélancolie rude »; la « rude charpente du thorax »; les hanches, pivot redoutable, pivot difficile à régler; les jambes et les pieds enfin colonnes de l'édifice, colonnes vivantes, anatomiquement vivantes. Tout offre *l'aspect vivant*. Pour *faire vivant*, l'artiste *ordonne* l'enchaînement des divisions, fixe exactement la participation de chacune au mouvement général, met les *connexions*, en n'oubliant jamais que la vie gronde à l'intérieur et pousse du dedans; il la fait donc sentir sous la dureté des os, l'élasticité des chairs, le « roulement » des articulations, le développement des tendons, l'affleurement des muscles, et dirige le tout vers l'épanouissement extérieur d'une vie grouillant sous la peau. Pour *faire vivant*, pour donner l'illusion du *vivant*, l'artiste accuse son modelé, synthétise la multitude des ruptures de lignes, des dépressions de plans que nous présentela nature, pour leur donner un raccourci d'énergie, d'énergie raisonnée.

Et voilà! Depuis le front jusqu'aux houxesaux des jambes, jusqu'aux pieds « de pachyderme », l'action entière s'exprime en vigueur, la personnalité de l'ouvrier domine la matière, les divisions se « détachent » de la masse en l'équilibrant, les accents piquent là où il faut, *l'enchaînement* de la vie est organisé. Depuis le visage tendu par l'attention, à travers le cou de titan, le torse et les bras, les flancs prêts à tourner, les jambes prêtes à se dresser, il n'y a qu'une seule *vibration de vie*, de *vie volontaire*, presque ef-

frayante de *volontaire*, comme il arrive dans quelques-uns des bronzes, quelques-uns des marbres de Michel-Ange.

* * *

Cette *vie*, ce *volontaire*, c'est la *vie*, c'est le *volontaire* du mar-teleur, non pas de *tel* mar-teleur, mais du *Mar-teleur*, du type professionnel. La logique des formes — logique accusée d'après ce type idéal — a conduit Meunier à l'expression la plus magnifique



de l'essentiel de la profession, au *Caractère*. Tel est, en fin de compte, le but suprême de la grande sculpture.

Elle « généralise ». Elle résume hardiment — une profession, par exemple — en une *synopse* matérielle, morale, en un *schema* idéal.

Elle vise au *Style*.

C'est le propre de l'Art de hausser le réel à une sorte d'*absolu*. « Il est fantaisie hausser la vie », écrivions-nous dernièrement, ici même, faisant rayonner la vie d'une éclatante évidence. Et tel est, tout particulièrement, le propre de l'art sculptural.

On comprend maintenant pourquoi Meunier — comme Phidias — *fond* les détails — si chers aux foules sottement éprises

auteurs signalent encore une « critique » d'Octave MIRBEAU (1886) dans le *Journal*. « Ce qui m'a le plus empoigné au Salon de sculpture, c'est le *Marteleur* (alias L'homme à la tenaille) de Constantin Meunier. Voilà une belle œuvre, simple, grandiose et d'un art tel que je le rêve... Il est impossible de rêver plus belle carrure d'homme. La construction de ce corps résout impitoyablement par les accents nécessaires, exempte de tous les détails inutiles, est admirable... »

d'une exécution très minutieuse — dans un ensemble où l'essentiel seulement est souligné; on comprend pourquoi l'artiste n'a qu'un souci, qui est d'accentuer les grands *partis*; pourquoi sa ligne générale est si marquée, si appuyée en logique, en sérieux, en *solennel* même; pourquoi enfin tout sculpteur aime le bronze, pour sa couleur sombre qui exige les formes accusées, caractéristiques d'une profession, les contours suggestifs de l'âme collective professionnelle, et pour cette qualité de métal indélébile qui ajoute je ne sais quoi d'éternel à l'ensemble réalisé.

* * *

Ainsi Meunier monte aisément au grand *style*. Non seulement toute une population est évoquée par un seul personnage; non seulement les traits essentiels de la vie intense des ouvriers sont mis en un vigoureux relief, sans que, pour cela, les détails de cette vie soient supprimés; mais les accessoires mêmes, les tabliers, les habits, aident à la « majesté » générale. Les étoffes ont leur vie propre. Ou plutôt elles épousent la vie du corps. Le coutil a le frissonnement vif et, parfois, le froissement rude de la peau. Le cuir sordide du tablier, des housseaux-protecteurs participe de la beauté grave du bronze et partant de celle non moins grave de l'attitude. Habits d'aujourd'hui taillés dans de l'éternel...

Ainsi encore Constantin Meunier couronne son art de la plus haute consécration, celle du *lyrisme*, en célébrant la gloire du travail, la noblesse du devoir, la grandeur de la volonté pondérée...

Lyrique authentique de l'attitude fière, de défi, d'un défi sûr de vaincre...

Ce rythme d'un *dandy de la tenaille*, qui, s'appuie négligemment sur elle, comme d'autres *dandys* sur leur canne; ce rythme qui, autour d'un axe central dont le front forme le sommet, fait alterner les plans se contrariant, des épaules et du torse montant à gauche, des hanches fuyant à droite, de la jambe gauche boutant devant tandis que l'autre s'arcoute derrière; ce rythme d'un jeu si souple, si élégant, comme de chevalerie, s'anime du souffle vibrant d'un chant épique.

TH. BONDROIT.

Gesolei

Gesolei... Que voilà-t-il, sinon de quoi mettre en arrêt le plus fin connaisseur de la langue allemande? Les dictionnaires les mieux à jour ni les glossaires toponymiques ne lèvent le voile. Ce vocable n'est pas davantage un nom de famille. Et pourtant, Düsseldorf en est plein de ce mot *Gesolei*. On le trouve sur toutes les lèvres, il vous obsède sur les affiches, sur les plaques des trams, sur des poteaux indicateurs fichés exprès aux carrefours. La *Gesolei* est la grande affaire de la ville et de l'année. De 1926, en effet. L'an passé, ni le terme ni la chose n'étaient inventés. L'année prochaine, ce ne sera plus qu'un souvenir sur un terrain vague. Or, l'an présent, la *Gesolei* est une grande exposition « *fuhr, Gesundheitspflege, soziale Fuersorge und Leibesuebungen* » *Ge-so-lei* ce jeu de syllabes sonne mieux qu'un concert d'initiales et beaucoup mieux qu'une interminable intitulation composite. Ainsi se nomme donc, en allemand télégraphique, une exposition d'hygiène, de prévoyance sociale et de culture physique.

Düsseldorf en est fière, d'une fierté qui s'alimente un peu d'envie. La rivalité est aiguë entre elle et Cologne, la majestueuse voisine. Par les prestiges de l'histoire et de l'art, Cologne écrase sans lutte

ce Düsseldorf encore trop neuf qui n'était avant-hier que l'étroite bourgade dont on retrouve le noyau près du grand pont. Fille du XIX^e siècle, Düsseldorf voudrait arracher tout au moins à l'aïeule le titre de métropole commerciale du Rhin. Or, même en hardiesse mercantile, Cologne trouve encore à s'affirmer et à dominer : ses deux foires annuelles de large renom en sont une marque suffisante. Le bourgmestre de Düsseldorf a fini par trouver que c'en était assez, et que son demi-million d'administrés valait bien une revanche. Cette revanche, il l'a conçue sous la forme d'une exposition de près de 400,000 mètres carrés d'étendue, dont les bâtiments occupent plus du quart. Sans doute, des nombreux millions de Reichsmarks investis là-dedans, tous ne rentreront pas au foyer municipal. Aussi les dits administrés ont-ils commencé par jeter les bras au ciel, trouvant plus onéreux que réconfortant ce paternalisme ombrageux de leur *Burgermeister*. Une aggravation de déficit, à l'heure où rien ne va, et lorsque la ville ne compte pas moins de quarante mille chômeurs! A la longue, ils se sont laissés persuader tout de même que l'honneur de la cité — et ses profits à venir — valaient bien un grain de mil. Et la *Gesolei* a surgi grandiose.

Ce qui frappe l'étranger dans cette « *Ausstellung* », l'impression qui, sitôt le porche franchi, lui saute à la gorge, c'est le triomphe absolu du style massif. Les Arts décoratifs de Paris étaient la sveltesse même, l'ex-*Deutsche Bank* de Bruxelles est presque un prodige de gracilité en regard des amas monstrueux que sont le *Kunstpalast* et le *Planetarium*, ces acquisitions définitives du Düsseldorf monumental, car c'est bâti en solide. De vraies briqueteries... L'architecture, autrefois, se dégageait du sol. Elle figurait l'essor d'une pensée secouant la matière. A présent, le manteau de la matière s'est refait de plomb sur la pensée : il l'étouffe, il la ravale; au propre comme au figuré, il l'enterre. A un Allemand d'éducation française qui nous accompagnait, je demandais si pareil style ne soulevait pas de sérieux débats. « Non », me dit-il. Au début, il étonnait. Ne jurait-il pas brutalement avec les traditions rhénanes encore récentes qui avaient orné les rues de façades historiées, multiplié les fontaines ciselées, surmonté les autels, en combien d'églises, de retables dont le mouvement vertigineux confine aux frénésies espagnoles? A présent, c'en est fait, hélas! Le procès est réglé : le « massal », le colossal, la géométrie élémentaire ont gagné la partie. Il est entendu qu'un Palais des Arts ne peut présenter de façade plus adéquate qu'un rectangle ras, surmonté de quelques blocs à dessein peu dégrossis qu'on appelle des statues.

Ceci dit de l'impression d'accueil, qui est atterrante, sachons déclarer que l'exposition de Düsseldorf est un acte imposant d'énergie sociale. Donner la prééminence, dans une entreprise d'une telle ampleur, non à l'industrie, au commerce ou à l'agrément, mais à la culture physique et morale, quelle expression significative de la volonté de vivre d'un peuple! Mesurez la place qu'y tiennent les sections d'aménagement d'écoles gardiennes, de récréations rationnelles, de gymnastique et de sport, d'éducation physique au foyer et en vacances, voyez l'attention donnée à l'art de l'excursion, aux *Jugendherberge*. Passez ensuite aux halls immenses où les œuvres d'éducation morale et les associations de jeunesse exposent leur technique et leur statistique, et vous saurez qu'il existe à côté de chez nous un peuple pour lequel une jeunesse saine est l'objet d'un souci national.

Peuple d'ailleurs aujourd'hui dévoré de noires préoccupations; la section d'ethnographie en est bien la preuve.

On y apprend que si, dans l'ordre absolu, l'Allemagne tient encore un bon rang pour l'accroissement de la population, c'est néanmoins le pays où, en chiffres relatifs, la diminution des naissances est la plus forte depuis une trentaine d'années. A cet égard, il précède de loin la France. Faut-il attribuer à cette constatation initiale le

luxe d'étalage donné dans l'exposition à l'hygiène de l'individu et de l'habitation, à l'eugénique et à la puériculture, à l'urbanisme? D'autres halls vous convainquent bientôt que, en réalité, ce n'est là qu'un aspect de l'effort allemand pour le relèvement populaire: les stands de la bienfaisance publique et privée, des assurances sociales, des œuvres contre l'alcoolisme, l'épidémie, le vagabondage, le chômage, etc. vous mettent devant l'action gigantesque d'organismes qui, en se fédérant comme y prédispose le tempérament germanique, en se pliant à une certaine discipline officielle ainsi qu'y prépare un autre instinct national, constituent, dans l'Etat et consacrées par l'Etat, de grandes puissances de salut public.

Après ces visites-là, on s'arrête moins, par exemple, au hall de la brasserie, qui représente une face un peu démodée du genre allemand. Sans doute, on stationne encore, au passage, dans le vaste pavillon autrichien, devant les stands de la Croix-Rouge internationale et de la Commission d'hygiène de la Société des Nations, qui témoignent quels concours cette exposition a réussi à s'assurer avant même l'installation officielle de l'Allemagne à Genève.

Mais l'intérêt majeur de la *Gesolei*, c'est la vision d'un peuple prenant conscience, fortement, de ses faiblesses morales, pour engager ses citoyens en masse dans une entreprise de régénération. Il est à souhaiter que beaucoup de Belges, spécialisés dans les œuvres d'éducation sociale, se rendent compte de ce qui s'accomplit à cet égard à nos portes. Ce n'est pas seulement la valeur idéale de pareil effort qui est pour nous suggestive; c'est aussi sa technique, ce sont ses procédés et ses résultats. Nous nous figurons trop exclusivement l'Allemand, depuis la guerre, sous l'aspect bilatéral du marchand dont il convient de scruter les tarifs et du

militaire déguisé dont il s'agit de se garder. Pareille attention est étroite à l'excès, l'Allemand n'est pas *bi* mais polylatéral; il est aussi initiateur social, scientifique et intellectuel. Sur ses aspects là de sa personnalité, nous avons pudiquement fermé la fenêtre. L'ignorance paraît être en cela le comble de la sagesse. Or, si nous ne voulons pas nous laisser dépasser, nous devons pourtant bien y regarder un jour, car on ne perd pas son temps outre-Rhin.

Tout est d'ailleurs lié! Le jour de la Pentecôte, une centaine de mille hommes, en uniforme *feldgrau*, parcouraient Düsseldorf. C'étaient les délégués de millions d'Allemands embrigadés dans les associations militaristes; ils avaient choisi pour manifester cette ville désormais symbolique qui fut la première « violée » par l'occupation de la Ruhr. A côté des vétérans dont les décorations disaient le passé mais dont toute l'allure paraît d'avenir, marchaient quantité de jeunes gens qui ne pouvaient avoir, de combattant, que l'espérance. Par-dessus le cortège flottait à toutes les façades le vieux drapeau de la guerre. Seuls, les bâtiments officiels arboraient le noir-rouge-jaune. Ainsi vont en Allemagne les manifestations d'« anciens » combattants. Ceux qui, chez nous, prêtent attention à ces mouvements doivent savoir que, en dehors de cette houle et de cette écume, il s'opère là-bas une action moins bruyante mais ininterrompue de rééducation morale, sociale et physique qui constitue, pour une nation résolue à ne point se laisser abattre, une garantie assurée de vitalité. La *Gesolei*, qui, pendant les deux jours de Pentecôte, ne reçut pas moins de deux cent soixante mille visiteurs, en est présentement une saisissante illustration.

G. HOVOIS.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Jésus devant la critique, par l'abbé Buysse

Constamment détourné par d'absorbantes actualités, j'arrive bien tard pour parler ici du troisième volume de M. l'abbé Buysse, qui apporte à sa démonstration chrétienne le plus brillant couronnement. Aussi favorablement accueilli que ses deux aînés, il a reçu dans plusieurs revues diocésaines les suffrages les plus flatteurs de juges particulièrement compétents. Quel chemin a parcouru l'auteur, de quel crédit s'est entouré son nom, quelle autorité il s'est acquise depuis le jour où j'eus l'honneur de le présenter ici au grand public belge, à l'apparition de son premier volume!

Il m'est doux de constater que cette *Revue* éveilla des échos sympathiques et que toutes nos espérances furent amplement justifiées. Je ne m'étonne pas d'ailleurs que le succès aille grandissant avec l'intérêt des volumes qui se sont succédés et que ce dernier, impatientement attendu, ait comblé tous les vœux.

C'est qu'aussi bien il nous place au cœur de l'Apologétique, il porte les coups décisifs, il fournit une solution triomphante à toutes les questions agitées autour de Jésus-Christ. C'est la démonstration souveraine par la raison et la science de la crédibilité du christianisme, celle qui, avec l'aide de la grâce, doit arracher à l'incroyant l'acte de foi.

Apologétique opportune et actuelle, apodictique et péremptoire, attrayante et littéraire, ce volume dissipera bien des doutes, raffermira des croyances ébranlées, fera sûrement des conquêtes.

Je ne lui trouve qu'un défaut, c'est l'excès de richesse, la surabondance de l'information et, malgré la belle ordonnance du plan, un entassement de matières qui peut le faire paraître touffu. Le remède serait une bonne table analytique pour aérer l'ouvrage

et faciliter les recherches. L'emploi de la terminologie grecque souvent défectueuse d'ailleurs quant à l'orthographe, pourrait éloigner pas mal de lecteurs, notamment dans les cercles d'études, que la rencontre fréquente de ces vocables découragera. Pour technique et réservée qu'elle soit aux esprits familiarisés avec la critique, il est infiniment souhaitable cependant que cette démonstration atteigne le plus grand nombre possible de lecteurs cultivés, avides de lumière.

Evidemment, il n'y a pas de livre au monde dont l'intérêt puisse s'égalier au livre qui parle de Jésus. C'est l'éternelle question, la question vitale, essentielle, l'unique question: Dieu est-il rentré dans son œuvre pour la refaire après la chute? Dieu s'est-il fait homme pour devenir la tête de l'humanité et faire de l'homme un être déiforme?

Assurément, en soi, la question est résolue: Jésus-Christ est là, au centre de l'histoire dont il est le pivot, les siècles qui le précèdent convergent vers lui, les siècles qui le suivent dérivent de lui, il domine tous les âges, du haut de sa croix rédemptrice, au pied de laquelle se succèdent toutes les générations, il apparaît comme le sauveur, l'unique sauveur de l'humanité, il est la Voie, la seule qui mène à Dieu et au ciel, la Vérité intégrale, la Vie en dehors de laquelle il n'y a que mort. La civilisation se mesure à l'ombre que projette sa croix. De son souffle expirant il a créé un monde nouveau. Eternellement préexistant dans sa forme divine, ressuscité en gloire et majesté dans sa forme humaine, il se perpétue ici bas dans son Eglise et par elle dirige les hommes dans leur marche vers leur fin dernière jusqu'à ce qu'il ait rendu sur chacun d'eux et sur la masse son jugement définitif. Il était hier, il est aujourd'hui, il est à toujours.

Dressé au sein de l'humanité comme un signe de contradiction, il a vu toutes les générations déferler jusqu'à lui pour lui apporter tour à tour l'hommage d'un amour héroïque et l'hommage de

la haine. Jusqu'au dix-huitième siècle, jusqu'à Dupuis et Volney il resplendissait au centre de l'histoire et nul, hérétique ou schismatique, n'avait contesté son historicité. Cet accès de démente d'ailleurs n'avait pas laissé de trace. Il était réservé à notre âge d'assister à un assaut concerté de la critique en Allemagne et en France contre la réalité historique de Jésus. Depuis vingt ans surtout il s'est dépensé un effort d'érudition considérable pour faire s'évaporer l'éternel vivant, pour réduire Jésus à l'état fantomatique, pour le donner, à grand renfort de science, comme un mythe, création de l'imagination populaire, héros de folklore ou idéalisation, d'un personnage obscur sublimisé.

C'est la thèse des mythologues ou comparatistes, les uns radicaux comme Drews, porte-drapeau de l'école avancée, qui fait de Jésus un mythe astral, dérivé du judaïsme primitif et du paganisme, décalque d'Attis et d'Adonis; les autres, comparatistes modérés, bien représentés en France par M. Bousset, pour lequel Jésus, obscur rabbi de Galilée fut transformé en dieu rédempteur par le génie de Paul, sous l'influence des mythologies païennes dont il était imbu.

Ces divagations, qui se déroulent dans toute une littérature, farcie d'érudition, des gros ouvrages pesants où elles s'étalent avec grand apparat passent ensuite dans une foule d'écrits de vulgarisation sous une forme plus légère et entrent dans l'ambiance intellectuelle de beaucoup d'esprits cultivés. Il importait donc au plus haut point que l'apologiste catholique suivit de près la manœuvre ennemie et adaptât ses réfutations aux attaques du jour.

* * *

Ce sera l'incontestable mérite de M. l'abbé Buysse d'avoir pénétré dans ce fatras d'érudition dont la science des religions fournit les éléments aux comparatistes. Religions à mystères, éleusiques, orphiques, cultes babyloniens, grecs, latins, toutes ces liturgies dont se réclame l'adversaire de Jésus pour démontrer par des infiltrations païennes que le christianisme ne doit rien à la révélation et tout au paganisme grec et oriental. Il fallait tout inventorier et soumettre ces théories à une critique sévère. Utilisant surtout les belles études du R. P. Lagrange, M. l'abbé Buysse dissipe de main de maître toute cette fantasmagorie et l'on peut dire qu'il n'en reste rien après ses magistrales réfutations. On pourra trouver sa critique lente, méticuleuse, parce qu'il n'avance que pas à pas, on est contraint de reconnaître qu'elle est patiente, vérifie tout, contrôle toutes les assertions, découvre sous les vagues analogies religieuses les différences substantielles, s'arme de la chronologie pour établir l'impossibilité de transformations légendaires à coup de baguette magique.

Pour réduire au silence les Bousset, les Loisy, les Sabatier qui jonglent avec les textes et dépendent dans leur interprétation tendancieuse des trésors de subtilité, il fallait une exégèse solide, avérée des derniers progrès. M. l'abbé Buysse, qui a tout lu, s'est merveilleusement assimilé les grands travaux scripturaires et les fait servir avec une rare habileté à ses fins apologétiques.

Mettant en pleine lumière l'existence de Jésus, agrafé à l'histoire par ces mots du vieux symbole « il a souffert sous Ponce-Pilate », l'auteur confond Drews par les documents de la tradition, et fait toucher du doigt le parti-pris de l'école radicale.

Il y a deux ans, M. Couchoud lançait dans le *Mercur de France*, cette thèse audacieuse : Jésus n'est pas un personnage historique, il est un grand rêve des hommes, il naquit dès qu'il y eut un croyant, il n'est que dans les âmes, il n'a pas de biographie.

Le scandale fut grand parce que M. Couchoud berçait les imaginations avec toutes les grâces de son style aussi vaporeux que celui de Renan.

Le R. P. de Grandmaison obtint de la direction du *Mercur de France* la faculté de réfuter dans la *Revue* même les rêveries de M. Couchoud et, à l'autre extrémité du monde religieux, M. Goguel, protestant libéral, renversa tout l'échafaudage scientifique de M. Couchoud, mais n'établissait la parfaite historicité du Christ que pour le découronner de sa divinité. M. l'abbé Buysse, à son tour, dissipe les mirages de M. Couchoud, mais, à sa manière, sans se contenter d'une réfutation générale, en étreignant ces fantômes, si j'ose dire, par une argumentation détaillée, par des preuves positives.

* * *

Après avoir revendiqué l'existence de Jésus, l'auteur s'est enfoncé dans l'étude des Sources, Synoptiques, Actes des Apôtres,

Epîtres de saint Paul, pour en démontrer l'authenticité et l'intégrité. C'est la partie la plus dure de l'ouvrage, où le souci d'être complet a entraîné M. Buysse jusqu'à l'examen des moindres difficultés. Les érudits n'y relèveront-ils pas d'apparentes contradictions au moins et ne souhaiteront-ils pas quelques retouches? Je le soupçonne et me borne à louer ici le consciencieux effort de l'apologiste qui ne se borne pas à répéter ses devanciers, mais est à l'affût de toute trouvaille dans ce domaine pour en tirer parti.

La mission de Jésus forme la seconde partie de la démonstration. Fondateur de l'Eglise catholique, Légat de Dieu, par excellence, Messie ou Christ : voilà les titres qui désignent Jésus, la fonction dont il fut investi par Dieu, le rôle, qui lui fut assigné. La preuve? Tout le prophétisme d'Israël, dont l'auteur établit victorieusement l'origine divine, et la convergence vers Jésus. C'est un fait prodigieux, c'est le plus grand miracle psychologique, que celui de tout un peuple acheminé à travers les siècles, par la Puissance et la Sagesse de Dieu vers le Libérateur dans le courant monothéiste et messianique. Dieu seul a pu soulever, aux yeux des prophètes, le coin du voile qui leur cachait l'avenir et leur découvrir le Messie. Seul Jésus répond au signalement des Voyants d'Israël, seul il a préexisté dans l'histoire et dans les espérances du monde, et donc, l'honneur et la véracité de Dieu étant ici engagés à fond, Jésus est le Messie, le Christ, ou il n'y a pas de Dieu.

La dernière partie de la démonstration est consacrée à la Personnalité du Christ. C'est ici que s'achève la réfutation triomphante des mythologues et des protestants libéraux, en présence des impossibilités gurgissant de partout pour expliquer comment un petit émentier juif, un homme historique, serait devenu le Jésus de Paul. Contre tous les tenants de l'école libérale, l'auteur établit avec une rare puissance de logique et une exégèse pénétrante que ni Paul, ni aucun autre, ni même encore je ne sais quelles forces vagues et anonymes, la fameuse « gesamtpsyche », n'ont pu soit créer, soit perfectionner la foi en la divinité du Christ, telle qu'elle se rencontre partout parmi les fidèles de la première génération apostolique.

Comme bien on le pense, si M. l'abbé Buysse s'attarde à river son clou à la critique contemporaine, il ne néglige pas les preuves traditionnelles, il les complète par un supplément d'érudition, il les aiguise par la finesse des observations.

Sur l'affirmation de Jésus, sur sa résurrection, le témoignage du Père, qui reste la preuve la plus splendide et la plus puissante de sa divinité, l'auteur n'a rien laissé dans l'ombre mais, mettant à profit toutes les données les plus récentes de l'exégèse, il refute les hypercritiques, les déloge prestement de toutes leurs positions et fait sortir des seuls textes, admis par la critique, dans l'ordre même où elle les accepte, la conclusion triomphante : Jésus est Fils de Dieu.

* * *

Je souhaite ardemment la diffusion de ce livre, je voudrais le voir dans les mains de tous ceux qui cherchent la vérité religieuse, des chrétiens désireux d'approfondir le mystère du Christ, des membres des Cercles d'études supérieurs, des publicistes qui doivent suivre les batailles d'idées et qui si souvent apparaissent désarmés, des prêtres éducateurs ou du ministère qui ont la charge d'éclairer, de prémunir, de raffermir les âmes.

Ce livre est un arsenal. On y trouvera des armes bien ajustées et déjà fourbies, des arguments tournés à la moderne capables de faire impression sur les esprits d'aujourd'hui. Quiconque l'étudiera, le méditera, y puisera une connaissance plus précise, un amour plus ardent pour le Christ. Malgré sa forme technique, son appareil scientifique, l'ouvrage, parsemé de citations, où reviennent tant de beaux passages de grands écrivains et de beaux vers de Jean Aicard, de Louis Mercier, est d'une lecture attrayante.

Le recommander, le faire lire par un esprit inquiet de l'orientation de sa vie, cherchant une solution au problème religieux qui tôt ou tard s'impose, c'est ouvrir à une âme la porte du salut.

J. SCHYRGENS.

Toute demande de changement d'adresse
doit être accompagnée d'un franc
en timbres-poste.

AMERIQUE

L'action du Ku Klux Klan

D'après un article de Hiram Wesley Evans, « sorcier impérial et empereur des chevaliers du Ku Klux Klan » : La lutte du Klan pour l'américanisme dans *The North American Review*, de mars-avril-mai 1926.

Tout récemment, le Ku Klux Klan célébrait ses dix ans d'existence. Dans le courant de ces dix années, il a battu tous les records. Non seulement d'une poignée d'hommes le nombre de ses membres s'est accru au point de se chiffrer aujourd'hui par millions, non seulement il est aujourd'hui fort riche après avoir été très pauvre, puissant et jouissant d'une grande influence après avoir été une institution obscure et insignifiante, mais il a su se purifier et se réformer de l'intérieur, s'adapter aux nouvelles conditions, enfin parler au nom des masses populaires américaines et les diriger.

Il est à l'heure actuelle plus fort que jamais.

Ce qu'il a fait de plus grand jusqu'à ce jour est ceci : il a su formuler, préciser et faire reconnaître un grand principe, celui d'une Amérique conservée et développée au profit — d'abord et en premier lieu — des enfants des pionniers qui firent l'Amérique et seulement dans l'esprit de ces pionniers. Cette idée, le Klan ne l'a pas créée : mais il l'a façonnée, dirigée et lui a donné une forme concrète. Il y a dix ans la nation américaine était désorganisée et sans défense devant l'invasion des étrangers et des idées étrangères ; à l'heure actuelle, elle est armée et prête à se défendre.

Et dans ce mouvement pour la défense de l'américanisme, le Klan est seul à faire face à l'envahisseur.

Des millions d'hommes et de femmes qui n'en font pas officiellement partie pensent et sentent comme lui et si le besoin s'en fait sentir, seront prêts à se battre à ses côtés.

Le Klan se fait gloire d'avoir créé un conservatisme sain et progressiste dans l'esprit national, d'avoir engendré un sentiment national dirigé contre le radicalisme, le cosmopolitisme, « l'étrangerisme » de tout poil.

Des abus se glissent dans l'organisation du Klan : les premières années ; mais le Klan sut se réformer lui-même, et cette réforme était achevée en 1922. C'est ce qui explique l'étonnante croissance de ces trois dernières années et son immense influence présente.

Cette réforme fit plus que mettre fin à de vieux abus, elle fit éclore les germes cachés mais vitaux, elle déclancha l'instinct fondamental de fierté et de loyalisme racique. Le Klan fit beaucoup pour diminuer le nombre des lynchages. Le système autocratique selon lequel il était régi au début fit place à un système rappelant le commencement de l'histoire des Etats-Unis : en dernière analyse, le pouvoir est aux mains de la masse, mais ce sont les fonctionnaires que celle-ci nomme qui ont plein pouvoir pour conduire toute l'institution.

Les méthodes de propagande ont été complètement modifiées — aux dépens peut-être du nombre des nouveaux membres, mais pour le plus grand avantage du Klan du point de vue du loyalisme et de la qualité.

Les principes du Klan ont été nettement formulés :

Tout d'abord, il ne prétend à représenter que la race « Nordique ». Or, au courant de la dernière génération, les Américains de race « Nordique » avaient eu de sérieuses raisons de se plaindre : des raisons d'ordre moral aussi bien qu'économique. Aujourd'hui, l'Américain « nordique » est devenu dans une grande partie du pays que lui ont donné ses pères un véritable étranger. A preuve la diminution de la natalité américaine.

La guerre mondiale a fait comprendre aux Américains la vraie cause de leur situation, elle leur révéla en particulier que des millions de citoyens américains n'étaient pleins de loyalisme qu'à l'égard de leur pays d'origine.

Les idées des Américains « nordiques » commencèrent à se cristalliser. Ils virent que les Américains d'origine étrangère restent étrangers en tout, dans leur âme tout entière, que, en se contentant d'un *standard of living* inférieur, ils concurrencent le reste de la population de façon irrésistible ; que les idées mêmes des étrangers sont tout aussi nuisibles que ces étrangers eux-mêmes ; que ce qui est, peut-être, excellent pour l'étranger peut être mortel pour le vrai Américain.

Les Américains « nordiques », les Américains de vieille roche ont fini par comprendre et se sont armés pour se défendre.

A cet effet, ils ont dû rejeter complètement tout ce qu'il est convenu d'appeler « libéral ».

Aux yeux de la majorité des Américains de nos jours, libéralisme est synonyme de trahison nationale, racique, spirituelle.

Le libéralisme américain était devenu de nature purement académique, avait perdu tout contact avec les masses, avait abdiqué tout bon sens, vivait dans un monde de logique pure et sans base.

Ce n'est pas en ce libéralisme-là que croient les Américains de vieille roche. Car il a sapé leur constitution, leurs institutions et leurs coutumes nationales, corrompu le sentiment moral chez leurs enfants, taché de leur enlever leur Dieu. Les vrais Américains n'en veulent plus.

Grâce aux lois votées récemment par le Congrès, l'afflux des immigrés est arrêté. Mais — et le peuple s'en rend compte — cela ne suffit pas.

« Premier danger : natalité plus forte chez les Américains non « nordiques ». Second danger : désunion... »

On fait très souvent grief au Klan de son attitude à l'égard de l'Eglise catholique. On l'accuse, lui et ses *leaders*, d'intolérance. Mais les causes de l'hostilité du Klan à l'égard des catholiques sont de nature non religieuse, mais politique. Ni le Klan, ni le protestant de nos jours ne veulent rien changer à la situation de parfaite égalité politique, sociale et civique qui est l'apanage des catholiques aux Etats-Unis. Le Klan a, par parenthèse, aidé à la suppression de certaines feuilles anti-catholiques ignorantes et ordurières.

Il n'en reste pas moins vrai que l'Américain de vieille roche, à quelques exceptions près, envisage l'Eglise catholique comme le *leader* en chef de l'« aliénisme », comme la puissance étrangère la plus dangereuse qui ait pris pied sur le sol américain. L'Américain « nordique » est d'avis que la position officielle, les dogmes, le système d'autocratie théocratique de l'Eglise catholique, ses prétentions à une autorité absolue dans le temporel comme dans le spirituel lui enlèvent — et dès lors enlèvent aussi à ceux de ses membres qui lui restent fidèles — toute possibilité de coopérer à un régime de démocratie et de liberté où l'Eglise est séparée de l'Etat.

Avec cela, sont justement catholiques ceux des immigrés qui s'assimilent le moins facilement, et cette assimilation l'Eglise romaine tâche de l'empêcher. Enfin, il est indéniable que cette Eglise prend une part active à la politique américaine. Lors des débats à la « Convention nationale démocrate » de 1924, les couloirs des hôtels, les corridors de *Madison Square Garden* étaient noirs de prêtres.

Voilà les griefs des Américains de vieille roche contre l'Eglise catholique.

En somme, le Ku Klux Klan est une organisation qui formule, qui façonne et qui dirige les instincts, espoirs et ressentiments les plus vitaux des Américains de vieille souche, qui leur donne des chefs, qui les prépare en vue d'une action militante et constructive pour la réalisation de leur destinée racique et nationale.

Le Ku Klux Klan est un mouvement de gens du commun, leur niveau culturel et leurs connaissances sont très peu élevés. Il est l'adversaire des libéraux et des intellectuels qui avaient dirigé le pays et trahi l'américanisme. Aussi l'opposition de ceux-ci, auxquels le Klan veut arracher le pouvoir, est-elle presque automatique. Ce niveau culturel si peu élevé est une source de faiblesse, mais le Klan ne s'en préoccupe pas trop : tous les mouvements populaires souffrent par là, ils n'en sont pas moins la principale source du progrès. Il y a encore d'autres causes de faiblesse, mais le Klan n'a aucune crainte quant au résultat final.

Les critiques ont accusé le Klan d'être un simple mouvement de protestation ; cela est en partie vrai. Le Klan proteste, le Klan combat et il triomphera !

Le Klan a donc à la base de ses moyens et de ses méthodes les instincts de race et le sens commun, leur premier produit. Il part non d'opinions, mais de convictions. Son mot d'ordre est : « Indigène — blanc — suprématie protestante ».

Au premier plan vient, pour le *kansman*, le patriotisme : *America for Americans*. L'intégrité racique est pour lui quelque chose de très net, de très défini. Un bon Américain doit avoir une « compréhension racique » de l'américanisme et lui être instinctivement loyal. Dans les limites de la mentalité américaine, le *kansman* admet la plus grande diversité. Mais il croit aussi qu'il n'est que peu d'*aliens* qui puissent comprendre cette mentalité.

Blanc vient en seconde place dans la trilogie racique. La race blanche doit dominer non seulement en Amérique, mais dans le monde entier. De la suprématie de cette race dépendra le progrès et la civilisation.

Enfin, le *kansman* estime nécessaire la suprématie du protestantisme. Que veut dire ce mot ? Ce n'est qu'un pouvoir de contrôle,

de justes lois, la liberté pour les Américains d'assurer leur sécurité, individuellement et en tant que race, l'avenir de leurs enfants, de conserver et de développer leur héritage racique comme ils l'entendent, en protestants, en Américains.

Le Klan maintient encore qu'un homme ne saurait être un bon Américain, ni un bon *klansman*, sans être aussi un bon citoyen. Il veut aussi une bonne administration locale et nationale. Il n'a pas d'autre intérêt politique que l'américanisme. Il n'est pas vrai que le Klan ait mêlé le premier les questions de race et de religion à la politique. L'exemple avait été donné par les étrangers, notamment par les politiciens catholiques à la « Convention démocrate » de 1924.

Le Klan s'intéresse beaucoup à l'instruction publique. Il veut que la Bible soit lue à l'école. Il est opposé à ce qu'un clergé quelconque « supprime, cache ou maquille » la Révélation et, dès lors, aux écoles confessionnelles qu'elles soient.

Bien qu'ils tâchent de se débarrasser des fanatiques dans leurs rangs, les *klansmen* admettent qu'ils sont étroits et intolérants en un certain sens, mais moins que leurs adversaires. Jamais le Klan n'a empêché un meeting, n'a assailli une procession, n'a tué quelqu'un coupable d'être membre de l'Association des Chevaliers de Colomb ou de celle des B'nai B'rith.

Telle est l'intolérance du Ku Klux Klan. Il ne refuse la liberté à personne sauf celle qui consisterait à détruire la liberté des Américains et eux-mêmes.

Le nègre constitue un problème spécial. Il est au milieu des Américains sans que ceux-ci l'aient demandé; ces « limitations » sont évidentes. Le Klan ne veut pas leurrer de promesses qui ne pourraient être tenues et attend le jour où tous les Etats promulgueront des lois interdisant comme un crime toutes relations matrimoniales entre les blancs et les noirs.

Le Juif est un problème plus complexe.

Le Juif d'Occident semble pouvoir s'assimiler assez facilement dans l'atmosphère américaine. Il en est autrement du Juif de l'Est européen, des *Aschékénazim*. Ici peu d'espoir d'assimilation.

Que faire des étrangers non assimilables de façon permanente?

On ne peut les chasser, les exterminer, les réduire en esclavage, mais s'ils continuent à exister sur le sol américain, ce sera la perte de l'Amérique. Ceux qui connaissent le caractère américain savent que si ce problème n'est pas résolu de façon sage, il le sera par une de ces explosions catastrophiques qui ont si souvent déshonoré — et sauvé! — la race. Les tentatives du Klan de trouver une solution saine justifient à elles seules son existence.

On a reproché beaucoup au Klan ce qui est un de ses premiers principes : le secret. Ce secret est aujourd'hui absolument nécessaire. Peut-être le sera-t-il moins plus tard. Mais le masque porté par le *klansman* fait partie du rituel et ne saurait jamais être abandonné.

Il n'est pas vrai, comme on lui en fait souvent grief, que le Klan cherche à guérir préjugés et préventions au moyen de préjugés et de préventions plus puissants encore, qu'il crée la désunion, qu'il érige des barrières nouvelles. Cela est faux. Il reconnaît les faits tels qu'il sont, il fait face à la situation qu'ils révèlent comme elle doit l'être.

L'avenir du Klan qui est entre les mains de Dieu est de nature à inspirer confiance. S'il réussit, ses futurs services à l'Amérique ne sauraient être évalués assez haut en tant que les destinées de celle-ci n'ont pas encore été intégralement remplies.

En attendant, les *klansmen* poursuivront de leur mieux cette croisade pour l'Amérique à laquelle la Providence les a appelés.

MEXIQUE

La résistance catholique

Toute persécution partage d'ordinaire les catholiques entre deux tactiques : l'accommodement et la lutte directe. Ainsi en est-il une fois de plus dans les jours tragiques que vit actuellement l'Eglise du Mexique. Que la résistance publique gagne des partisans, les indices s'en multiplient. L'un d'eux vaut la peine d'être connu à l'étranger. En même temps que l'intensité de l'oppression, il révèle l'impatience des âmes catholiques de quitter les abris où

les premiers coups les avaient amenées, pour affronter enfin à tous risques la servitude ou la libération. C'est l'admirable adresse envoyée le 10 mars par les supérieures religieuses des collèges catholiques à l'archevêque de Mexico, Mgr de la Mora y del Rio en sa qualité de primat du Mexique.

Quelques passages feront juger de l'énergie de ces saintes femmes.

« L'alarme sonne en nos consciences, déclarent-elles; elle nous montre l'écueil terrible, misérable, dégradant auquel nous nous butons sous prétexte de prudence. Nous en sommes venues à déclarer que, dans nos établissements, l'enseignement est laïque; nous avons changé leur nom parce qu'il ne peut être pieux; nous avons renoncé à l'habit religieux; nous avons transformé les chapelles en des salons plus ou moins profanes; les images sacrées ont disparu des salles et des parloirs. Pis encore, on recommande aux élèves de dissimuler qu'elles reçoivent l'instruction religieuse et qu'une courte prière est dite au début des leçons; on les avertit de ne pas joindre à leurs effets classiques le catéchisme ou des images.

« Voilà qu'on en est donc arrivé à enseigner honteusement à la jeunesse, par la pratique, à déguiser la vérité, détruisant ainsi, par la racine, dans ces tendres cœurs, la foi sainte et le courage chrétien.

« Au surplus, Illustrissimes et Révérendissimes prélats, nous avons, comme supérieures, des raisons très fondées de craindre que « si nous ne sommes pas fidèles dans les petites choses, nous ne le serons pas davantage dans les grandes » et que « si nous rougissons de confesser le Christ, il rougira aussi de nous ». Nous en serions grandement coupables, nous, supérieures qui par le pouvoir de notre charge acheminons dans une voie étrange ces nombreux essais de religieuses qui, comme de fidèles soldats, ne connaissent que le chemin que les supérieures leur traacent. Toute cette manière de faire affaiblit inévitablement le cœur et l'esprit même religieux; elle les rétrécit et les mène à deux doigts de l'apostasie véritable.

« C'est pourquoi, nous voulons déclarer à nos Pasteurs que nous sommes disposées avec toutes nos religieuses, car cette lettre est signée par nous au nom de toutes, à engager la lutte découverte et effective, si dure qu'elle soit. Nous consentirons de plein gré, avec joie, aux plus grands sacrifices, jusqu'à celui de la vie, pour obtenir la réforme complète des articles constitutionnels qui par toutes leurs dispositions oppriment et asservissent notre sainte Mère l'Eglise catholique, apostolique et romaine, et avec elle ses prêtres, nationaux ou étrangers...

« Nous sommes prêtes à obéir en tout. Mais, si on nous le permet, nous nous refuserons carrément, dans toutes nos maisons de la République, à accepter les bases infernales qu'on prétend imposer aux établissements catholiques; nous en renverrons notre chère jeunesse, nous en fermerons les portes et nos mains ne les ouvriront plus avant le triomphe ou la mort.

« Notre jeunesse dira demain : nos maîtresses chrétiennes, les religieuses, ne nous ont pas légué l'instruction et la science, mais elles nous ont transmis par leur exemple l'amour pratique de la foi, de la vérité et du courage chrétien, pour la défense du plus noble et du plus juste des droits. »

Les religieuses ne reculent devant aucune perspective. Plutôt, ajoutent-elles, que de tourner lâchement le dos à l'ennemi et de partir pour l'étranger, « nous vivrons en communauté dans de petites maisons, vêtues de l'habit ou de notre modeste costume accoutumé, et nous tâcherons d'avoir chez nous la messe et la communion quotidienne... En cas de force majeure, nous soutiendrons notre droit de vivre chez nous comme bon nous semble et d'observer nos pratiques particulières. Si cela nous vaut la prison, l'expulsion, ou quoi que ce soit, nous accepterons tout pour la gloire et l'honneur de Dieu et de l'Eglise. »

L'adresse s'achève en suppliant les évêques d'écouter la « partie faible du corps mystique de l'Eglise », de faire droit aux protestations de sa conscience et de ne pas la soustraire aux batailles du Seigneur.

Ayons confiance dans l'avenir du catholicisme au Mexique : de pareilles réactions valent une victoire.

Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies, 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 28,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60-62, Etterbeek.
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Place Liedts, 18, Schaerbeek
Place Saintelette, 26, Molenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

P. B. P. **PETIT-BEURRE** P. B. P.
PARREIN



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale : Rue Thérésienne Roucourt, 2 BEROHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES



◆◆ CARRELAGES ◆◆

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone 15811 BRUXELLES Téléphone 15811

◆◆ REVÊTEMENTS ◆◆

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◆
Lunetterie
—
Optique
—
Juwelles
—
Baromètres
◆



◆
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◆

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

CHOCOLAT**DUCCANVERS**LA GRANDE
MARQUE BELGE

La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques
C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^o française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.

LIBRAIRIE MAISON LIELENSR. VAN ESPEN-DUFLOT SUCC.
26, rue de la Montagne, 26 BRUXELLESMISSALE ROMANUM. — BREVIARUM ROMANUM. — LIVRES LITUR-
GIQUES. — ASCETISME. — GRAND CHOIX DE LIVRES DE PRIÈRES
ET DE CHAPELETS. — IMAGERIE RELIGIEUSE. — CACHETS DE
1^{re} COMMUNION.**Typographie. — Lithographie. — Reliures.**

Êtes-vous ciré
au
"NUGGET"
matin?

"NUGGET" POLISH

Procure le contentement général.
C'est l'ami sûr
qu'on aime rencontrer en voyage
comme chez soi.

LA MAISON DU TAPIS

BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— — (imitation parfaite de l'Orient), — —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

*Les prix défient à qualité égale toute concurrence.***ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS**